

CAMILLE LE MERCIER D'ERM

# LES EXILS

(TROISIÈME ÉDITION)

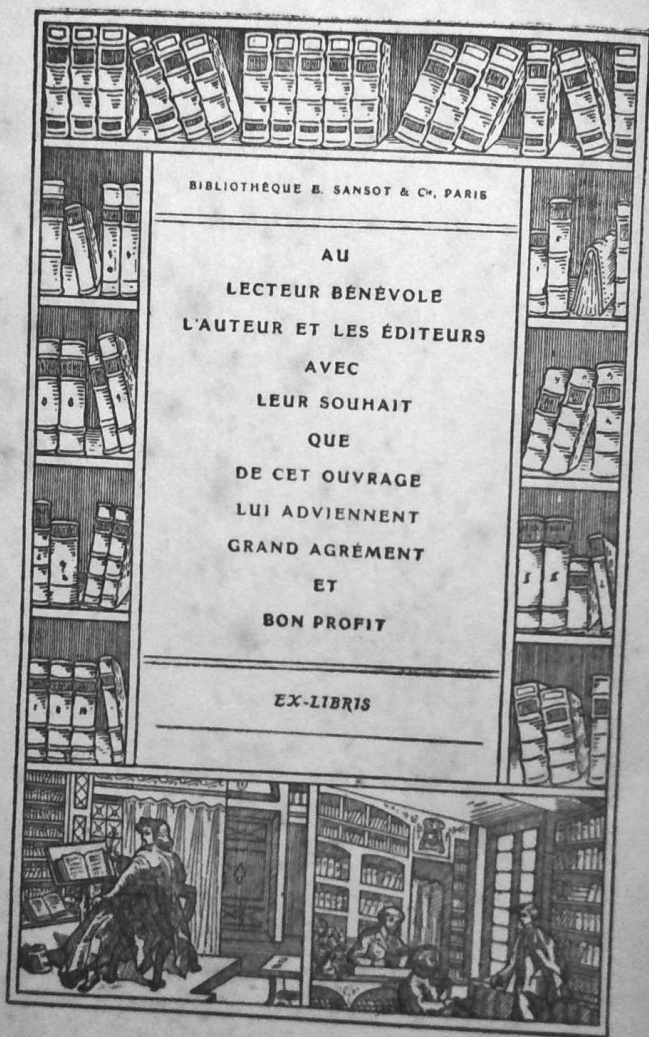
PRÉFACE DE CHARLES LE GOFFIC



ÉDITÉ  
"A L'ENSEIGNE DE L'HERMINE"

RUE DU CASINO  
DINARD

(MORTAGNE)



à mon très cher ami  
Jean Fourieré

l'un des derniers exemplaires  
de ce livre de jeunesse  
en affectueux souvenir

**LES EXILS**

E. Sallerain pm

9. VI - 1960

DU MÊME AUTEUR

---

PARUS :

LA MUSE-AUX-VIOLETTES, poème (*Sansot et C<sup>ie</sup>, édit.*)  
(1910), — 1 vol. in-18 jésus . . . . . 1 fr.

---

EN PRÉPARATION :

JEAN RICHEPIN, étude biographique et critique.  
LE PÉLICAN D'OR, poème.  
LÉDA  
AR-MOR } trilogie lyrique.  
PARIS

---

N. B. — L'auteur a cru devoir rayer de cette liste plusieurs  
plaquettes anciennes, épuisées ou détruites, et modifier certains  
titres et sous-titres d'ouvrages en préparation, annoncés dans la  
première édition des *EXILS*.

CAMILLE LE MERCIER D'ERM

---

LES EXILS

(TROISIÈME ÉDITION)

PRÉFACE DE CHARLES LE GOFFIC



PARIS  
BIBLIOTHÈQUE INTERNATIONALE D'ÉDITION  
*E. SANSOT & C<sup>ie</sup>*  
7 et 9, RUE DE L'ÉPERON, 7 et 9

MCMXI

**PRÉFACE**



## PRÉFACE

---

L'auteur des *EXILS* pourrait dire comme Musset :

Mes premiers vers sont d'un enfant,  
Les seconds, d'un adolescent,  
Les derniers, à peine d'un homme...

Et c'est que M. Camille Lemerrier d'Erm n'a pas beaucoup plus de vingt ans. Il est Breton, né à Rennes d'une vieille famille morbihanaise, et porte un nom deux fois cher aux Muses : son père imprimait des vers ; le fils en fait. Et les vers que fait le fils valent ceux qu'imprimait le père et qui étaient signés : Le Braz, Le Guyader, Lud Jan, Tiercelin... Que ne peut-on attendre du précoce aède, à l'âme frémissante et toute gonflée des grands souffles lyriques, qui a écrit *Bardit*, *Au Champ des Martyrs*, *Celui qui meurt*, *Les Captifs* et ce quasi chef-d'œuvre : *Les Bergers du Désert* ?...

C'étaient de grands bergers debout dans les ténèbres.  
Ils allaient sous les cieus, archanges ou démons,  
Et leur stature était celle des pins funèbres  
Qui hantent le sommeil échevelé des monts.

Ils passaient dans la nuit comme dans un vertige,  
Et leurs deux bras ouvraient un geste illimité  
Pour dérober là-haut la face d'un prodige  
Au visage inconnu de la Divinité...

C'étaient de grands bergers mystérieux et tristes...  
Un lourd manteau roulait de leur torse puissant,  
Et l'ombre découpait sur un ciel d'améthyste  
La haute majesté qu'ils dressaient en passant.

Sublimes pèlerins debout sous les étoiles,  
Seuls dans l'immensité du grand désert humain,  
Où la nuit sans aurore avait tendu ses toiles,  
Où l'on ne voyait plus la trace d'un chemin,

Ils s'en allaient, ainsi que des rois sans royaumes,  
Et le gouffre nocturne étincelant et bleu,  
Sentant passer en lui ces énormes fantômes,  
Avait comme un frisson d'espoir miraculeux...

Il faut lire la pièce dans son entier. Elle fait songer aux *Burgraves*, à *Kain*... Tous les poèmes de M. Camille Lemer-  
cier d'Erm n'ont peut-être point cette ampleur ; le souffle,  
chez lui, n'est pas toujours aussi discipliné ; il y a quelque  
abus de l'épithète, des fautes de goût çà et là. Il est vrai que  
la perfection continue ennuie et que, ces brèves défaillances,  
l'auteur les rachète par la magnificence de ses images, la fougue  
de son lyrisme. Un tumulte de Walkyries celtiques emplit par  
moments le recueil ; la chevauchée des strophes passe, en  
galop fou, sur le fond pâle d'un ciel d'Occident au bord duquel  
rôdent les fantômes enlacés de Tristan et d'Yseult. Duos exquis  
dans le mode mineur cher aux poètes de Bretagne ! Ils s'in-  
terrompent trop vite : Yseult s'efface, et René apparaît sous  
Tristan. C'est lui en définitive, ce René, dont l'image demeure

la plus nette en nous après que nous avons fermé le livre de  
M. Lemer-  
cier d'Erm. L'éternel exilé que fut Chateaubriand se  
retrouve, avec sa nostalgie de l'absolu, son âme démesurée et  
tout l'habituel décor romantique, chez le poète des *EXILS*...

\*

Quels exils ? Je l'ai demandé à l'auteur, et voici, fidèle-  
ment transcrit, ce qu'il m'a répondu :

« Dans la première partie du recueil, *VISIONS NATALES*,  
il s'agit bien d'un exil « natal », non point fictif, mais  
réel, loin de cette Bretagne chère à nos cœurs de traditio-  
nalistes et de poètes ; exil nostalgique et dominateur, qui m'a  
assombri quelque peu la vie dans la morne province où s'est  
écoulée une partie de mon enfance, et que j'éprouve encore  
au milieu des rumeurs de la grande Ville.

« Dans la seconde partie, les exils que j'ai éprouvés, que  
j'ai subis, sont d'un caractère plutôt sentimental ; ces quatre  
vers l'expriment assez exactement :

Car, exilé de ton amour, ô Bien-Aimée,  
Tu m'as laissé gémir si longtemps à genoux  
Qu'il est né dans mon cœur une haine affamée  
Et qu'un vaste désert s'est fait autour de nous.

« Cette seconde partie, *L'ÂME ISOLÉE*, devait avoir pour  
épigraphe une parole de L'ECCLÉSIASTE : « La Femme est plus  
amère que la Mort ». Des désillusions déjà nombreuses, et  
d'autant plus poignantes qu'elles accablaient un cœur plus  
jeune, m'avaient conduit à ce pessimisme. Je n'en suis pas  
encore bien revenu et j'ai toujours un peu la sensation de  
cet isolement, de cet exil sentimental.

« La troisième partie, *D'AUTRES EXILS*, est formée de quelques sonnets qui ne rentraient pas dans le cadre des deux premières parties, mais toutefois ne se différenciaient pas essentiellement de l'inspiration générale du livre. Les premiers pourraient se rattacher aux *VISIONS NATALES*; les autres, (Soir de Décadence, Sur le Nil, La Nuit Turque, Ruine Lacustre), représentent pour moi des exils plus lointains dans l'espace et dans le temps. »

\*

Un préfacier a toujours la ressource, quand son auteur est médiocre, d'imiter Pindare et de se rabattre sur l'éloge des Géméaux. Mais qu'il lui est plus agréable d'avoir à clamer, comme le même Pindare, dans son ode aux Éacides : « *Et vous, Éacides aux chars d'or, sachez que mon programme le plus clair est de ne pas aborder dans votre île sans vous accabler de compliments !* » Je n'ai pas ménagé les miens à M. Camille Lemercier d'Erm. Le compatriote, l'ami et le préfacier s'associent en moi pour souhaiter tout le succès dont il est digne à ce jeune magicien des Lettres françaises, prisonnier, comme Myrdhynn, de ses propres enchantements, mais qui, plus heureux que Myrdhynn, trouvera certainement en lui la vertu nécessaire pour s'affranchir et atteindre quelque jour au complet épanouissement de sa riche personnalité.

CHARLES LE GOFFIC



## TABLE DES POÈMES

---

PRÉFACE DE CHARLES LE GOFFIC . . . . .	I
TABLE DES POÈMES . . . . .	7

### I

#### VISIONS NATALES

PRÉLUDE DE LOUIS TIERCELIN . . . . .	23
I . . . Bardit « <i>Sous les Brumes du Temps</i> ». . . . .	25
II . . . Offrande . . . . .	30
III . . . Retour. . . . .	32

IV. . .	Sous la Rafale . . . . .	34
V . . .	Dans les Lizes . . . . .	35
VI. . .	Reflux . . . . .	38
VII . .	Rochers sculptés . . . . .	39
VIII. .	En passant . . . . .	43
IX. . .	Au « Champ des Martyrs » . . . .	44
X . . .	Une Tombe . . . . .	51
XI. . .	Neiges dolentes. . . . .	52
XII . .	Vision du Soir . . . . .	55
XIII. .	Dans la Brume . . . . .	56
XIV. .	Lueurs . . . . .	59
XV . .	Celui qui meurt. . . . .	62
XVI. .	Le Cyprès . . . . .	65
XVII .	Les Captifs . . . . .	69
XVIII.	Nocturne . . . . .	71
XIX. .	A l'Orée des Forêts d'Oubli . . . .	74
XX . .	Les Bergers du Désert . . . . .	80

## II

## L'AME ISOLÉE

I. . . .	Pour Celle qui doit venir . . . . .	89
II . . .	L'Aveu d'un Soir. . . . .	93
III. . .	Épiphanie . . . . .	97
IV. . .	Volupté . . . . .	99
V . . .	Nature . . . . .	101
VI. . .	Amour . . . . .	105
VII . .	Ferveur . . . . .	108
VIII. .	Frissons d'Accalmie. . . . .	110
IX. . .	Le Flambeau qui meurt . . . . .	112
X . . .	A quoi bon. . . . .	114

XI. . . Anathème . . . . .	117
XII. . . Brunehaut . . . . .	119
XIII. . . L'Adieu . . . . .	123
XIV. . . Pour mourir . . . . .	124
XV. . . Pour renaître . . . . .	133
XVI. . . Où mourut-Elle . . . . .	137
XVII. . . Pour Celle qui ne viendra pas . . .	140
XVIII. . . Geste d'Aurore . . . . .	145

## III

## D'AUTRES EXILS

I. . . . Exil intime . . . . .	151
II. . . . A la Lisière . . . . .	152
III. . . . Fontaine d'Automne. . . . .	153
IV. . . . Ker-Ys . . . . .	154
V. . . . Mary-Morgân . . . . .	155
VI. . . . Soir de Décadence . . . . .	156
VII. . . . Sur le Nil . . . . .	157
VIII. . . . La Nuit turque . . . . .	158
IX. . . . Ruine lacustre. . . . .	159
X. . . . La Harpe étoilée. . . . .	160

# LES EXILS

A LA GLOIRE  
DE  
**JEAN RICHPIN**  
CE LIVRE DES  
*EXILS*  
EST DÉDIÉ

## I

*Non ! nous ne sommes pas les derniers des Bretons !*

AUGUSTE BRIZEUX

*Lez-Breiz a zo dindan hi kousket !  
Tra oezo Breiz, a oezo brudet.*

*Dihun a rai e berr o touc'hal  
Hag a rei ho stal da re Vro-C'hall !*

*C'est Lez-Breiz qui dort sous ce tertre !  
Tant que durera la Bretagne, il sera renommé.*

*Il va s'éveiller tout à l'heure en rugissant  
Et va donner la chasse aux Franks !*

« BARZAZ-BREIZ »

## II

*Tu n'as jamais été dans tes jours les plus rares  
Qu'un banal instrument sous mon archet cainqueur,  
Et, comme un air qui vibre au bois creux des guitares,  
J'ai fait chanter mon rêve au vide de ton cœur.*

LOUIS BOUILHET

*Je fais souvent ce rêve étrange et pénétrant  
D'une femme inconnue et que j'aime, et qui m'aime,  
Et qui n'est, chaque fois, ni tout à fait la même,  
Ni tout à fait une autre, et m'aime, et me comprend.*

PAUL VERLAINE

## III

*Fuir ! là-bas fuir ! Je sens que les oiseaux sont lores  
D'être parmi l'écume inconnue et les cieux...*

STÉPHANE MALLARMÉ

*J'ai vu des archipels sidéraux et des îles  
Dont les cieux délirants sont offerts au cogneur :  
Est-ce en ces nuits sans fond que tu dors et t'exiles,  
Million d'oiseaux d'or, ô future Vigueur ?*

ARTHUR RIMBAUD

I  
VISIONS NATALES

A  
LOUIS TIERCELIN

*Au Poète, au Breton, à l'Ami,  
hommage  
de  
reconnaissante admiration.*



PRÉLUDE

LA LANDE ET LA MER

POUR  
CAMILLE LEMERCIER D'ERM.

*Oui, de la Lande à la Mer  
Vous avez couru, Poète,  
Livrant votre jeune tête  
Au vent rude, au souffle amer.*

*Quand la tempête d'hier  
Calmaït ses fureurs traîtresses,  
Vous avez eu les caresses  
De la Lande et de la Mer.*

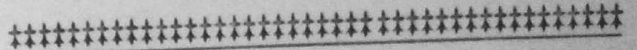
*Sur la Lande et sur la Mer,  
Suivant quelque beau sillage,  
Vous avez fait le voyage  
Des matelots au cœur fier.*

*Et l'espoir qui vous est cher,  
Défiant les chocs néfastes,  
Essayait des vols plus vastes  
Que la Lande et que la Mer.*

*Par la Lande et par la Mer,  
Dans l'air pur qui fortifie,  
Votre âme aperçut, ravie,  
Tout le ciel et tout l'enfer ;*

*Et, du printemps à l'hiver,  
Vie ou rêve, vers ou prose,  
Vous garderez quelque chose  
De la Lande et de la Mer.*

LOUIS TIERCELIN



I

BARDIT

« SOUS LES BRUMES DU TEMPS »

A mon cher Maître LOUIS TIERCELIN,  
pour son poème « *Sous les Brumes du Temps* ».

Regarde ces oiseaux transis aux ailes blanches !  
On dirait qu'ils se sont endormis, las d'espoir...  
Regarde ces oiseaux transis au bout des branches !  
Ils se sont endormis dans les rêves du soir.

Regarde ces oiseaux transis sous l'ombre vaste !  
Le vent ne fauche plus leur vol exaspéré :  
On dirait qu'une paix farouche les dévaste,  
Et que leur cœur éteint vers la nuit a pleuré.

Regarde ces oiseaux transis dans le soir blême,  
Ces grands oiseaux courbés comme des pénitents !  
Leur silence atteint presque aux rigueurs d'un emblème...  
— Ils se sont endormis — *sous les brumes du temps*.

(25)

\*

Poète, nous t'aimons comme une arche de gloire  
 Debout sur l'horizon du crépuscule ardent :  
 Nous sommes les drapeaux vivants de ta victoire,  
 Les étendards armés des griffes du trident :  
 Nous voulons t'ériger, malgré ton deuil austère,  
 Un piédestal d'orgueil au-dessus de la terre,  
 Et nous te saluons, ô Barde, à l'Occident !

Non ! tu n'as pas faibli, Force des races fortes !  
 Non ! tu n'as pas fléchi sous le sort décevant !  
 Non ! tu ne pleures plus tes illusions mortes,  
 Comme un oiseau figé dans son rêve émouvant.  
 Mais si tu t'es guéri des chocs de la bataille,  
 Reprends — les goélands ne sont point de ta taille ! —  
 Ton vol qui flagellait les caprices du vent.

Puisque tu t'es dressé vers la Vie éternelle  
 Du surhumain effort des hommes surhumains,  
 La Nuit n'emplira pas l'orbe de ta prunelle,  
 La Mort n'emplira pas la paume de tes mains ;  
 L'avenir à tes pieds n'a pas creusé d'abîme,  
 Et tu nous apparais comme un veilleur sublime  
 Penché sur le berceau de tes grands lendemains.

O Francs, vous n'avez point inféodé nos âmes,  
 Vous qui nous flagellez d'un rire injurieux  
 Pour nous faire oublier les pleurs que nous versâmes  
 Quand sur nos fronts passait le souffle des aïeux.  
 Mais beaucoup d'entre nous ont déjà fui la France,  
 Mages guidés par leur étoile de souffrance,  
 Et ceux qui sont partis sont les plus glorieux.

Ils te sont revenus, Bretagne, à tire d'ailes :  
 Mère, tu les suivais des yeux dans leurs combats  
 Et tu les attendais, sereine, ces fidèles,  
 Et déjà tressaillais en écoutant leurs pas...  
 Ar-Mor ! Ar-Mor !.. Et maintenant que ton sourire  
 Fait vibrer tout leur cœur fervent comme une lyre,  
 Ceux qui sont revenus nous attendent Là-Bas.

Barbares, vous disiez que c'est une folie,  
 Qu'Ar-Mor n'est plus qu'un mot dans le passé lointain,  
 Un de ces mots, ô Francs, qu'il faut que l'on oublie  
 Comme un rêve emporté par le vent du matin...  
 Ah ! nous sommes toujours les fils de nos ancêtres,  
 Et nous nous redressons à la face des maîtres,  
 Et nous te couronnons, Toi qu'ils n'ont pas atteint.

Car tu fus de ceux-là qui sont partis ensemble  
 Revivre au souffle amer des suprêmes printemps :  
 Dans la communion sainte qui les rassemble,  
 Ils ont trempé leur corps d'athlètes haletants,  
 Et, sans que nul regret les trouble et les étonne,  
 Les Celtes revenus vers la lande bretonne  
 Nous attendent Là-Bas, *sous les brumes du temps*.

Bretagne, nous voguons par les hasards du monde  
 Avec ton idéal à bord de nos grands cœurs,  
 Voiles et mâts dressés que la tempête émonde,  
 Cadavres qui mettraient en fuite les vainqueurs...  
 Et quand nous reviendrons, cohorte d'agonie,  
 T'apporter le sommeil de notre âme en sanie,  
 Nos râles empliront le ciel, comme des chœurs.

Otages périlleux de la vie et des rêves  
 Que les murs de la mort ont peine à contenir,  
 Nous appareillerons, ô frères, vers nos grèves  
 Et nous aborderons au pied du grand Menhir ;  
 Mais qui sait, parmi nous, si le sort nous décime,  
 Ceux-là qui jamais plus n'en reverront la cime,  
 Ceux-là qui sont partis pour ne plus revenir ?

Espoir ! — O mon pays silencieux et triste,  
 Breiz-Izel, garde-nous ton vivant souvenir  
 Pour que tes larges flots d'écume et d'améthyste  
 Ramènent le vaisseau doré de l'avenir,  
 Et que, sous le frisson de l'automne qui tombe,  
 La même voix encore appelle dans la tombe  
 Tous ceux qui sont partis et qui vont revenir.

Car ils vont revenir, tes Exilés, Bretagne !..  
 N'est-ce pas qu'à leur tour, lamentables et vains,  
 Tu les accueilleras, Mère, sur la montagne,  
 Ceux qui n'ont point laissé leur squelette aux ravins ?  
 — O douceur ! Voix sublime aux lèvres des ancêtres !..  
 Mère, et pour les bercer dans la nuit, — pauvres êtres !  
 Rassemble tes enfants entre tes bras divins.

Les voici ! — Consolante, et bonne, et tutélaire,  
 Endors-les ! et bientôt tu la verras s'ouvrir  
 Aux plis mystérieux de ton sol séculaire,  
 L'alcôve au grand lit-clos que l'été vient fleurir.  
 Bretagne, que ta main nous cherche et nous dénombre,  
 Et, quand viendra le soir, étreins-nous comme une ombre  
 Entre tes bras divins où nous voulons mourir.



## OFFRANDE

A TALDIR.

Quand nous errions par la lande  
Où notre rêve s'enclot,  
Parmi les genêts d'Islande  
Qu'imprécise le halo,

J'étais l'échanson fidèle  
Versant aux urnes d'argent  
La bruyère ou l'asphodèle  
Pour ton rire diligent.

Reçois, ô Vierge, en lumière,  
Comme offrande coutumière,  
Cette éclosion première :  
Sône d'aurore adouci...

(30)

Exilé de la montagne,  
Dans ta gerbe de souci,  
C'est une fleur de Bretagne,

C'est une Bruyère aussi.





### III

#### RETOUR

A M. DE L'ESTOURBEILLON.

Après les jours d'exil si longs, — comme éternels ! —  
Quelle étrange douceur de contempler encore  
Ce rivage breton que l'Océan décore  
De ses rayonnements profonds et solennels !

Quel triomphe, ô mon cœur, d'évoquer nos corsaires,  
Formidables amants de l'espace et du flot,  
Tandis que dans ses murs de granit, Saint-Malo  
Semble un aigle endormi crispant toujours les serres !

Quelle extase, parmi les mailles de l'azur,  
De voir, à l'heure où luit une première étoile,  
Au battement joyeux de leurs ailes de toile,  
Les barques vers le port accourir d'un vol sûr !

(32)

Quelle ivresse d'errer sur le sable des grèves,  
De gravir les rochers escarpés vers la mer,  
Le cœur tout exalté de son murmure amer,  
Et, seul, silencieux, d'y rêver tous mes rêves !



---

IV

SOUS LA RAFALE

A GUILLAUME GARANTEC.

La rafale sifflait, morne, lugubre, ardente,  
Dans la nuit : c'était un fracas assourdissant  
De râles éperdus que jetaient en passant  
Les naufragés pareils aux fantômes du Dante ;

C'était le long sanglot de la houle stridente,  
Et le flot d'ocre avait comme un reflet de sang,  
Et chaque vague, après la vague qui descend,  
Tour à tour mugissait sur les rocs qu'elle édente.

Comme des étalons blessés dans les combats  
Qu'affole derrière eux le cri des loups en fête,  
Des lambeaux de vapeur fuyaient dans le ciel bas...

Et moi, seul, fou, sauvage, abandonnant ma tête  
Échevelée au vent, ivre de ses sabbats,  
Je m'en allais, hurlant des vers à la tempête.



---

V

DANS LES LIZES

A ROBERT DE LA VILLEHERVÉ.

Le Mont Saint-Michel, émergé du sable,  
S'épanouissait au soleil levant,  
Jetant sa grande ombre indéfinissable  
Aux horizons flous hantés par le vent.

Sur les toits de plomb tout bleus des tourelles,  
Au-dessus du cloître et du corridor,  
Parmi les rayons et les clochers grêles  
Sa flèche érigeait une étoile d'or.

On eût dit là-bas une pyramide  
Que le Moyen-Age, âpre pharaon,  
Aurait fait dresser sur la grève humide  
Pour commémorer à jamais son nom.

Les siècles passés ont coulé dans l'ombre,  
 Mais leur souvenir vit sur ce récif...  
 — Au loin, Tombelaine, îlot morne et sombre,  
 Semblait un profil de grand Sphinx pensif.

Et la grève blonde épandait ses tresses  
 Vers Cancale et vers les horizons bleus,  
 Mais la mort se cache au cœur des caresses,  
 Et j'ai vu frémir le sable onduleux.

\*

O Sable, ô safran brodé d'étincelles,  
 Quel impénétrable et cruel dessein  
 Met tant de splendeur en toi qui recèles  
 Sous ton lit mouvant un cœur assassin ?

— Sable du désert, brûlant mais si pâle,  
 Perfide linceul où se réfléchit  
 Le mirage vain, d'où te vient ce rôle ?  
 Combien d'ossements humains t'ont blanchi ?

Qu'as-tu fait jadis des chars de Cambyse,  
 Des guerriers serrés en longs bataillons ?...  
 Pareil aux flocons chassés par la bise,  
 Tu les as couverts de tes tourbillons.

— Sable de la grève où, sans défiance,  
 Tant des voyageurs se sont avancés,  
 Tu les as pris, mais leur mort te fiance  
 Aux spectres errants des hivers glacés.

\*

Et je vis là-bas, vision de rêve,  
 Mirage inouï dans le clair matin,  
 Une catastrophe effroyable et brève  
 Emplir tout à coup mon regard éteint.

On eût dit soudain qu'une lize immense  
 Sous le mont sublime et déraciné  
 S'élargissait et rampait en silence,  
 Et mon cœur était comme halluciné.

Car, vertigineux, sur sa base antique  
 Le Mont chancelait comme un grand vaisseau  
 Qu'a désemparé la mer Atlantique  
 Et qui va couler au suprême assaut.

Et, comme Dahud rebelle au cilice,  
 Comme Ys engloutie avec ses splendeurs,  
 Sous le sable d'or implacable et lisse  
 Le Mont s'abîma dans les profondeurs.

— ❦ —



## VI

### REFLUX

A ALCANTER DE BRAHM.

L'arène s'ouvre immense où le mica scintille  
Sous le rayonnement furieux de midi...  
A peine quelque brise au long vol alourdi  
Chasse au large, là-bas, une vague flottille ;

L'humide goémon qui sèche et se raidit  
Étale au long des rocs ses réseaux en mantille,  
Tandis qu'on voit vibrer des fils de cannetille  
Sur le sable, onduleux et subtil organdi.

A l'ombre du vieux môle aux flancs pleins d'algues vertes,  
Des barques ont couché leurs coques découvertes,  
Près d'une épave que la vase ensevelit...

Au loin, c'est un murmure infini qui s'effare,  
Et l'écueil monstrueux dresse la tour d'un phare  
Sur le fixe horizon de l'Océan pâli.



## VII

### ROCHERS SCULPTÉS

A FRÉDÉRIC LE GUYADER.

L'ermite a sculpté la falaise  
Avec un ciseau de géant ;  
Lui seul s'y peut mouvoir à l'aise  
Sous la houle de l'Océan.

Il a, lutteur infatigable,  
Pas à pas conquis le rocher  
Sur la nature qui l'accable  
Aussitôt qu'il ose y toucher.

L'ermite a dompté sa chimère  
Enchaînée au rude granit ;  
Il a pétri la roche amère  
Dans le moule de l'infini.

Et lentement, parmi la pierre  
Des spectres se sont dessinés,  
Soulevant leur vague paupière  
Avec des rires de damnés.

\*

Primitif consacrant sa vie  
A ce labeur inachevé,  
Son âme n'est pas assouvie  
De tout ce qu'elle avait rêvé :

Car, dans le projet fantastique  
Que révèle sa forte main,  
Naît un monde apocalyptique  
Et tressaille le genre humain.

Mais, pour que l'œuvre poursuivie  
Puisse braver le flot qui mord,  
Comme il y consacra sa vie  
Il veut y consacrer sa mort :

Au seuil d'un vaste labyrinthe  
Que n'illumine aucun flambeau  
Il a mis sa dernière empreinte  
Et taillé son propre tombeau.

\*

Dans un Panthéon héraldique  
L'ermite a dressé tous ses dieux  
Face à la mer qui revendique  
La folle angoisse des adieux.

Il a fait surgir de l'informe  
Les morts des siècles écoulés  
Et taillé dans la roche énorme  
Le visage des Exilés.

Là sont tous les rois d'Armorique,  
Hoël, Morvan, Nominoé,  
Dans le décor allégorique  
De leur sommeil exténué ;

Et nos ducs, au bord des allées,  
Sortent du granit vierge et neuf  
Près des ombres inconsolées  
Des vieux sires de Rothéneuf.

\*

Puis, sur ce passé qui sommeille  
Se dressent des monstres hideux,  
Crispant leur mâchoire vermeille,  
Broyant les hommes autour d'eux :

Ici rampent des crocodiles  
 Au dos glauque, à l'œil entr'ouvert  
 Où passent des visions d'îles  
 Que jamais n'attriste l'hiver ;

Des fauves noirs et des licornes,  
 Dans un vaste entrelacement,  
 A coups de griffes et de cornes  
 Se déchirent confusément...

On dirait qu'une Arche nouvelle  
 Porteuse d'un monde nouveau,  
 Sans qu'aucun astre les révèle,  
 A touché les rocs à fleur d'eau ;

Alors, tous ces troupeaux sauvages,  
 Cette étrange création,  
 Ont été jetés aux rivages  
 Par la mer en convulsion...

Et, ce chaos terrible où veille  
 L'ombre d'un dieu stupéfié,  
 C'est le naufrage de la veille  
 Que l'aurore a pétrifié.



## VIII

## EN PASSANT

A VICTOR MARGUERITE.

Tandis que, sur les rails hurlants de sa vitesse,  
 Le train vole, emporté dans la pâleur du soir  
 Où montent les vapeurs d'un magique encensoir  
 Fumant aux horizons embrumés de tristesse,

Voici que tout à coup dans la plaine se dresse,  
 Au bord d'un glauque étang qui reflète ses croix,  
 Un petit cimetière où planent les effrois  
 De l'Inconnu, semant l'Espoir ou la Détresse :

Une sérénité vigilante y sourit  
 Dans l'éclat du couchant sur les fleurs atterri ;  
 Un vieux clocher à jour s'effile dans l'espace ;

Quelque cyprès s'incline et gémit sur l'enfeu...  
 — Et je regarde au loin, tandis que le train passe,  
 Fuir l'amoncellement des collines en feu.



Sous le recueillement du marbre expiatoire,  
 Noir et blanc, comme les deux faces de ton cœur,  
 Songe que cette paix est offerte au vainqueur  
 Qui gagne le Néant ainsi qu'une victoire.

\*

Quand tu seras bien las de combattre le sort,  
 Et d'espérer, — ô toi qui crois encore en Elle ! —  
 Quand tu seras bien las de l'inutile essor  
 Vers le mirage vain de la Gloire éternelle,

Las d'entendre le rire odieux des manants,  
 Le rire du mensonge,  
 Tu heurteras ton front aux murs environnants  
 Qu'on entrevoit en songe.

Puis, te sentant faiblir, vers la fin du combat,  
 Tu viendras, l'âme éteinte, et respirant à peine,  
 T'abattre pour mourir sur ton rude grabat  
 Qu'auront ensanglanté l'injustice et la haine.

Et, puisque seulement c'est au prix de la mort  
 Qu'on aspire à survivre,  
 Laisse l'iniquité verser jusqu'à plein bord  
 Le poison qui délivre.

IX

AU « CHAMP DES MARTYRS »

A MADAME LA DUCHESSE DE ROHAN.

« *Gallia mœrens posuit* »

(Inscrit au mausolée des prisonniers de Quiberon,  
 fusillés à Auray, en Juillet 1795.)

Songe que tu seras douloureux et brisé  
 A travers les sanglots torturants de la vie,  
 Que ton âme sera toujours inassouvie,  
 Que la nuit couvrira ton front inapaisé !

Songe que le soleil qui t'éclairait la route  
 Ne resplendira plus sur tes espoirs lointains,  
 Et que l'éclosion des lumineux destins  
 Reculera devant ton intense déroute !

Songe, songe, Poète, aux débris entassés  
 Dans ce profond caveau, plein de silence et d'ombre !  
 Compte ces ossements informes, si leur nombre  
 Est sensible à tes yeux que la vie a blessés.

Si l'avenir impose à ton cœur angoissé  
L'épreuve d'un farouche et ténébreux martyr,  
Alors tu deviendras à jamais le passé,  
Le silence, la nuit, la mer qui se retire,

Un reflux déjà vague au loin vers l'horizon  
Dans une demi-teinte,  
Et l'étoile qui luit encore une saison,  
La frêle étoile éteinte.

Érige ton mépris en sublime vertu !  
Demeure l'Isolé qu'on raille et qu'on envie...  
Les dieux insulteront au fantôme abattu  
Sous le pesant fardeau des rêves de la vie ;

Dans la coupe mortelle où flottent les douleurs  
Tu boiras l'amertume  
De n'avoir pas versé les pardons et les pleurs  
Auxquels on s'accoutume ;

La subtile Pitié, peut-être, en gémissant,  
Viendra, pour éclairer ta poignante agonie,  
T'offrir l'espoir de son mensonge éblouissant,  
Et te tendre sa main que le prêtre a béni...

Qu'importe ! puisqu'au jour de silence et d'oubli,  
Sans que ton âme tremble,  
Ta Jeunesse mourante et ton Rêve aboli  
S'endormiront ensemble.

\*

Lorsqu'on tombe ici-bas, on se relève aux cieux !  
Ce qui fut un géant retourne à la matière,  
Mais, Là-Haut, au-dessus du morne cimetière,  
Quelque chose survit qui rayonne à nos yeux.

Bien souvent, ce flambeau diaphane et sublime  
S'allume seulement lorsque l'Homme s'éteint :  
Du tombeau de la veille il s'évade au matin  
Et prend son vol aux bleus paradis de Solyme.

Ce flambeau radieux, c'est le Nom qui grandit !  
C'est la Gloire ! c'est le remords du peuple injuste,  
L'apothéose offerte au cadavre d'Auguste,  
Et le retour prochain vers Socrate maudit.

Ainsi, tu t'abattras sous la faux meurtrière  
Du Siècle qui te voit penché vers ton sillon,  
Pour que ton nom rayonne en constellation  
Loin de ton corps flétri qu'aura la cyprière.

En succombant dans ton orgueil immaculé,  
 Stature de lion moribond qui se cambre,  
 Poète, souviens-toi qu'un geste du Sicambre  
 Peut redresser l'autel du dieu qu'il a brûlé.

\*

Alors, quand tu seras redevenu poussière,  
 Quand la Mort, — immuable et grande justicière, —  
 Où l'esprit, impuissant, tombe et s'anéantit,  
 Joindra tes ossements à ces ossements pâles,  
 Quand l'écho de ta voix, la houle de tes râles  
 Auront à jamais retenti,

Quand tu ne seras plus, dans le temps et l'espace,  
 Qu'un visage d'oubli, muet et sans menace,  
 Une ombre impalpable aux yeux clos,  
 Peut-être que le Siècle envieux et parjure  
 Viendra pour apaiser ton ancienne blessure  
 Avec des pleurs et des sanglots.

Il courbera son front impudent sous la cendre,  
 Et les peuples diront, en le voyant descendre  
 Vers ce tertre sans nom et sans croix de métal,  
 Apportant la suprême injure à la détresse :  
 « C'est encore un cadavre inconnu que l'on dresse  
 Sur son funèbre piédestal ! »

Mais à quoi bon ? Pourquoi des palmes sur ta tombe ?  
 — O *Martyrs*, que vous fait chaque larme qui tombe,  
 Remords à jamais ignoré  
 De Ceux qu'on a jetés en pâture à la terre,  
 Et de Celui, dormant enfin dans le Mystère,  
 Que l'injustice a torturé !

O Bretons, vous avez surgi dans ma mémoire,  
 Offrant votre poitrine à leurs fusils sans gloire...  
 — Le vent d'Ar-Mor chantait aux branches des sapins ; —  
 L'héroïsme planait sur votre fosse ouverte,  
 Et vous avez roulé, sanglants, dans l'herbe verte,  
 Sous les balles des Jacobins.

O Chouans ! O *Martyrs* ! O phalange immolée !  
 Qu'importe maintenant ce riche mausolée  
 Que vous dressa « *la France en pleurs* » ?  
 L'ironie a vêtu le manteau blanc des marbres...  
 Oh ! vous dormiriez mieux, là-bas, sous les grands arbres,  
 Dans la plaine de vos douleurs !

— Et que t'importera, cadavre aux rêves sombres,  
 Le monument tardif germant de tes décombres ?  
 Puisqu'on t'a condamné comme eux, fort de ton droit,  
 Pourquoi te prodiguer la suprême amertume  
 De réhabiliter la mémoire posthume  
 D'un vaincu, tombé sans effroi ?

Mais le Siècle assassin, drapé dans son cilice,  
 Pour effacer le souvenir de ton supplice,  
     T'apportera ses repentirs ;  
 Il viendra te reprendre à la fosse commune  
 Où la plèbe a jeté son haillon d'infortune,  
     A cet autre « *Champ des Martyrs* ».

Il écrira ton nom dans la grande lumière,  
 Dans tous les Panthéons d'azur où, la première,  
 La haute Poésie érige ses autels ;  
 Pour conserver ta cendre aux urnes de l'Histoire,  
 Il voudra te dresser une arche expiatoire  
     Sur douze piliers immortels.

Et parmi les clameurs de la foule en délire,  
 Enguirlandant de fleurs funèbres cette lyre  
     Qui clama l'antique bardit,  
 Alors, sous le rayon de la Gloire étoilée,  
 L'étranger pourra lire au front du mausolée :  
     « *Sæculum mærens posuit* » !



## X

## UNE TOMBE

A la mémoire de l'enseigne de vaisseau  
 PAUL HENRY, héroïquement tué pendant  
 la campagne de Chine (30 juillet 1900).

Sur les écueils rougis devant l'horizon clair,  
 Monstres depuis toujours endormis aux rivages,  
 La bruyère fleurit en dépit des ravages  
 De l'Océan, vassal du vent et de l'éclair.

C'est ici que, bravant l'embrun au souffle amer,  
 Tout enfant, tandis que la houle faisait rage,  
 Tu venais, ébloui, par les grands soirs d'orage,  
 Exalter le trépas glorieux de la mer.

Ton rêve fut déçu, mais l'Europe t'acclame  
 D'avoir en Orient porté son oriflamme...  
 Et puisque ton cercueil a regagné le port,

J'ai cueilli ta bruyère, en hommage, ô cher Mort !  
 Pour embraser de sa très pure et rose flamme  
 Ta tombe qui fleurit sur la terre d'Ar-Mor.

Plougrescant, Septembre 1904.





XI

NEIGES DOLENTES

DANS UN CIMETIÈRE

A MAURICE BOUKAY.

Neiges qui tombez des grands arbres,  
Blanches fleurs, étamines d'or,  
Sur les gazons et sur les marbres,  
Sur ce qui veille et ce qui dort,

Blanches fleurs, étamines d'or,  
Légères ailes envolées,  
Sur ce qui veille et ce qui dort  
Vous glissez, neiges désolées ;

Légères ailes envolées  
Au souffle des vents cajoleurs,  
Vous glissez, neiges désolées  
Pour exaspérer nos douleurs ;

(52)

Au souffle des vents cajoleurs,  
A la voix d'une âme qui rôde,  
Pour exaspérer nos douleurs  
Vous quittez vos lits d'émeraude ;

A la voix d'une âme qui rôde  
Loin des cieux de pourpre éclatants,  
Vous quittez vos lits d'émeraude,  
Vous tombez avec le printemps.

Loin des cieux de pourpre éclatants  
Vous tourbillonnez, Exilées ;  
Vous tombez avec le printemps  
Sur la pierre des mausolées ;

Vous tourbillonnez, Exilées,  
Déroulant un linceul fleuri,  
Sur la pierre des mausolées ;  
La Mort est là qui vous sourit.

Déroulant un linceul fleuri  
Sur les cyprès aux vertes branches,  
La Mort est là qui vous sourit,  
Douloureuses corolles blanches.

Sur les cyprès aux vertes branches  
 Vous heurtez la Mort en passant,  
 Douloureuses corolles blanches,  
 Dans votre vol agonisant.

Vous heurtez la Mort en passant :  
 Voici que votre éclat s'efface ;  
 Dans votre vol agonisant  
 Le printemps se voile la face ;

Voici que votre éclat s'efface :  
 Pour étouffer nos cœurs mourants,  
 Le printemps se voile la face  
 Sous les grands cyprès murmurants.

Pour étouffer nos cœurs mourants  
 L'amour se fane et la nuit tombe !  
 Sous les grands cyprès murmurants  
 Nous avons aussi notre tombe.

L'amour se fane et la nuit tombe !...  
 — Blanches fleurs, étamines d'or,  
 Vous dominez dans votre tombe  
 Ce qui s'éveille et ce qui dort.



## XII

## VISION DU SOIR

A MAURICE DONNAY.

Le soir tombait ; il avait plu dans la journée :  
 L'humidité saturait l'air. Sous le ciel gris  
 Le train filait, étrange et noir, avec des cris  
 Et des éclairs qu'irradiait sa cheminée.

Sur chaque pré, sur chaque lande, une trainée  
 D'albe vapeur qui s'exhalait en longs débris  
 Semblait un flot de grands lys blancs, de lys fleuris,  
 Vagues et flous comme un soupir d'âme inclinée.

Le train fuyait dans la campagne, agitant l'air,  
 Et l'on voyait, très lentement, le brouillard clair  
 Flotter un peu, comme indécis, sur le sol sombre ;

Puis, tout-à-coup, le brouillard vague et sans couleur  
 Tourbillonnait et dissipait dans la pénombre  
 Les grands lys blancs évanouis en leur pâleur.





XIII

DANS LA BRUME

A MADAME LA COMTESSE MATHIEU DE NOAILLES.

Là-bas, parmi la brume, errer au son des cloches  
Sous la pâleur des matins froids,  
Quand naît l'automne — et ses bouquets d'aristoloches,  
Quand naît l'hiver — et ses effrois !

Entendre quelque part vibrer les cloches d'ombre  
Versant l'insaisissable émoi,  
Germant on ne sait où de l'immense décombe  
Et se répercutant vers moi !

Dans l'évolution du brouillard translucide,  
Aller, sans voir l'effeuillage,  
Vers cet écueil de silhouettes que décide  
Une éclaircie à l'horizon !

(56)

Comme une cloche au son frileux où s'encaptive  
L'essor des nids dans les roseaux,  
Entendre s'éverser une brise plaintive  
Au revers des ailes d'oiseaux,

Et le gémissement du vent et du mystère  
Au long du corridor glacé,  
Dans l'escalier croulant de la tour solitaire,  
Comme les cloches du Passé !

Sur la rivière blanche et presque évaporée,  
Là-bas, dans la brume d'hiver,  
Le peuplier tremblant sonne un bruit de marée,  
Comme les cloches de la mer.

Et vers le blême étang dont la nacre opaline  
S'étoile à travers le halo,  
Avec un sifflement, le jonc lent qui s'incline  
Fait gémir les cloches de l'eau.

Les corbeaux bleus, au ras de la lande mouillée,  
Dans le fantastique matin,  
Croassent, et leur voix morne s'est éveillée  
Comme un glas funèbre et lointain...

Où vont-ils, les corbeaux en bandes triomphales ?  
 Leur vol effleure les guérets  
 Et leur vaste clameur qu'emportent les rafales  
 Ranime un chant dans les cyprès.

— Et ces cloches, écho qui passe et qui repasse  
 Par l'étendue où je suis seul,  
 Volent, d'un même rêve, et secouent dans l'espace  
 Les plis de brume d'un linceul.



## XIV

## LUEURS

A CATULLE MENDÈS.

O nuage où s'abrite un passereau lointain,  
 Emporte le souci fébrile du matin,  
 Pour que sous le soleil pâle au fond du ciel pâle  
 Je songe à qui s'en va par les brumes d'opale,  
 Là-bas, vers l'horizon, vers la nuit sans espoir.

Voici qu'il faut aussi dans la prison du soir  
 Que s'estompent au loin les toits, les cheminées  
 Fumantes, les cyprès, les villes enchainées,  
 Les ombres, les clartés qui vêtent les couleurs ;  
 Il faut errer dans un piétinement de fleurs ;  
 Il faut rire et pleurer, jaillir comme une flamme  
 Vers l'Inconnu qui nous appelle et nous acclame...  
 — Entends la voix du dieu subtil ! — Il faut grandir  
 Sous l'ombrage vivant qu'on a laissé verdir ;

Il faut vivre parmi la rumeur des insectes,  
 Susciter le bras fort, dressé contre les sectes,  
 Les sectes des vivants qui s'ameutent avant  
 Que le clair olifant ait sonné dans le vent ;  
 Il faut aimer, haïr pour un instant à peine  
 Car la Nuit jette tout à bas, même la Haine ;  
 Il faut partir, voguer sans savoir où l'on va  
 Sous l'œil triangulaire et bleu de Jéhovah  
 D'où jaillit un faisceau de lumière importune ;  
 Gravier la pente abrupte aux sentiers de la dune  
 Et contempler d'en-haut la pourpre qui s'étend ;  
 Lire à travers le prisme invisible, et pourtant  
 Percevoir l'aube au front des voûtes ignorées ;  
 Avoir des reflets d'âme et des terreurs sacrées  
 Dans la sérénité farouche des autels,

Et vouer à la Mort des espoirs immortels ;

Il faut, comme la manne, être pur ; il faut être  
 Le grelot d'or qui vibre et chante, et se repaître  
 De silence éternel au seuil de l'Infini,  
 Glisser dans les safrans de l'automne bruni,  
 S'éblouir de l'éclat immodéré du fleuve,  
 Et regarder monter de l'onde qui l'abreuve  
 Des soupirs exhalés vers l'oiseau passager ;  
 Suivre le deuil des vols de corbeaux, et songer  
 A l'augural sommeil des Romes indolentes ;

Il faut enfin, tout bas, au gré des plaintes lentes,  
 Mélant à l'harmonie ardente des encens  
 L'écho désespéré des rythmes angoissants,  
 Lancer la cantilène argentine en fusée  
 Vers la virginité de l'Étoile, irisée  
 Comme le poisson rose et nébuleux qui dort  
 Dans le clangorement de ses écailles d'or,

Pour voir, à la lueur de cette extase brève.  
 S'épanouir la fleur sépulcrale du Rêve.





XV

CELUI QUI MEURT

A la mémoire de mon Père.

Celui qui va bientôt agoniser, — pauvre âme ! —  
Tandis que le ciel bleu vient bleuir ses yeux bleus,  
Celui qui va s'éteindre, hélas ! et qui se pâme  
Entre les bras d'un rêve immobile et frileux,

Celui qui se résigne et qui me désespère,  
— Quel automne déjà s'effeuille sur le toit ? —  
Celui qui va mourir, ô mon père ! ô mon père !  
Celui qui va mourir, ô mon père ! c'est Toi !

Tu pars comme un blessé douloureux de la vie,  
Qui, se sentant perdu, jette un dernier regard  
Sur la route qu'il a péniblement suivie,  
Et sent qu'un voile épais couvre son œil hagard.

(62)

CELUI QUI MEURT

63

Ta respiration n'est déjà plus qu'un râle...  
— Oh ! ne respire pas ainsi, père adoré ! —  
Ton souffle avec effort crispe ta lèvre pâle  
Et tout le ciel se fige en ton œil effaré.

Oh ! que regardes-tu là-bas, dans la lumière ?  
Oh ! que vois-tu glisser au ras du plafond blanc ?..  
— Père, ta chère voix est morte la première,  
Comme l'appel ému d'un ange en s'envolant.

\*

— Ma Sœur, vous qui venez, porteuse d'eau lustrale,  
Vous qui venez bénir l'espoir dont il vivait,  
Ma Sœur, laissez en paix cette âme qui s'exhale,  
Et laissez s'abîmer mon âme à son chevet.

Ne l'importunez pas de votre voix dolente !  
Ma Sœur, priez tout bas... comme j'ai sangloté,  
Puisque la mort a mis sur sa face béante  
Un silence éperdu d'ombre et d'éternité.

\*

Tout est fini !.. L'azur luit d'un éclat posthume...  
— Est-ce vrai que la mort est assise entre nous,  
Et que Tu ne sens pas toute mon amertume,  
Et que Tu ne vois pas que je suis à genoux ?

Ton râle qui montait comme un dernier présage  
Vient d'expirer dans un silence plus affreux,  
Et j'ai voulu fermer au bord de ton visage  
Tes yeux qui se rouvraient sous mes doigts douloureux.

Tu ne guideras plus ma jeunesse orpheline :  
L'impassible Hasard vient de nous désunir ;  
Ton cœur s'est lentement calmé dans ta poitrine,  
Et tout ce qui fut Toi n'est plus qu'un souvenir.

\*

Et maintenant, voici que la nuit est prochaine,  
Et que, pour acclamer ton nostalgique orgueil,  
Notre vieux sol d'Ar-Mor à ton cercueil de chêne  
Ouvre son âme avec un grand geste d'accueil.

Peut-être entendras-tu gémir le vent d'automne  
Dans les pins frissonnants, cadavre que j'aimais,  
Et quand tu dormiras dans la terre bretonne,  
Où je veux comme Toi reposer à jamais,

Quand Tu seras couché Là-Bas, sous la bruyère  
Qui met son oubli rose aux tombeaux des aïeux,  
Père, j'emporterai ton rêve et ta prière  
Et le dernier regard de tes yeux dans mes yeux.



XVI

## LE CYPRÈS

A SAINT-GEORGES-DE-BOUHÉLIER.

J'errais près des tombeaux tout fleuris d'azalée...

— Hélas ! que le reflux de la vie en-allée  
Qui monte et se retire après, comme les mers,  
Laisse d'épaves sur ces rivages amers,  
Et combien de cercueils nous apportent les vagues !

Le petit cimetière où, dans les sentes vagues,  
Croissaient l'herbe et l'oubli coupable des heureux,  
Gardait de la pitié qui débordait pour eux.  
Il tressaillait en ce crépuscule d'automne,  
Au sifflement plaintif, étrange et monotone  
Du vent qui longuement agitait les cyprès ;  
Et l'on sentait, reflet de voile sur l'agrès,  
Un rayon pâlisant voler parmi les arbres.  
Sous l'emblème parfois enlinceulé des marbres

(65)

Qui, rares, en dédain érigeaient leur blancheur,  
 Le Temps, semeur fécond et lugubre faucheur,  
 Laisait la passiflore étouffer la verveine :  
 C'était une clémence inexorable et vaine !  
 Et de rouges pavots s'inclinaient vers les morts,  
 Farouches comme ceux que brise le remords.

Or, dans l'allée, au fond de l'humble cimetière,  
 Colonne anéantie et morte tout entière,  
 J'aperçus un cyprès par l'orage abattu.  
 Sa frondaison jaunie où le vent s'était tû  
 Commençait à sécher sur les branches inertes ;  
 Il avait dépouillé la robe aux splendeurs vertes  
 Que Cypris lui tissait dans l'automne alangui ;  
 Il n'était plus comme l'if et comme le gui  
 Qui gardent, sur la neige hivernale et sereine,  
 L'écaille émeraudine au flanc de la syrène ;  
 La vie en s'effaçant de ses rameaux ambrés  
 Laisait, — comme aux vaisseaux dans l'abîme engouffrés,  
 Le varech épanchant ses brunes cordelières, —  
 La végétation parasite des lierres  
 Dans ses enlacements s'épuiser à son tour...

— Et je songeais, sentant qui s'exhalait autour  
 L'âcre odeur des tombeaux moisies, des chairs éteintes :  
 « O les cyprès que le vent pâme en ses étreintes !  
 O les fusellements indécis et flottants  
 Dans le murmure insaisissable des printemps !

« O l'ample colonnade au fond du sanctuaire  
 Montant parmi la draperie obituaire  
 Que tendent les gazons sur le val affligeant  
 Où les pâles tombeaux semblent des pleurs d'argent !  
 O les profils vibrants et flous, verdure fausses !  
 O les Cyprès germant du mystère des fosses,  
 Les racines fouillant les corps décomposés  
 Dans leurs longs rampements de reptiles, grisés  
 De la corruption que paissent les cloportes !  
 O les arbres des morts, nourris de choses mortes,  
 Ne sont-ils pas des arbres morts ? Ne sont-ils pas  
 Dans l'abîme de ce qu'endeuille le trépas ?  
 N'ont-ils pas pour tombeau l'ombre des cimetières,  
 Et pour linceul l'oubli des profondeurs altières,  
 Que hante la clameur sinistre de nos voix ?  
 O cyprès mort, pourquoi mourir, mourir deux fois ?  
 Pourquoi dresser un cippe orgueilleux si ton âme  
 S'était enfuie en lent effluve de cannelle ?  
 Pourquoi ton cœur glacé battait-il en clameur  
 La plainte élégiaque et nocturne qui meurt ?..

« Sans doute, un dieu méchant vous jeta l'anathème,  
 Cyprès, et la pitié seule du chrysanthème  
 Jonche vos pieds dolents de pétales ternis ;  
 L'oiseau parfois consent à vous donner ses nids,  
 Mais l'homme n'a pour vous, sous les destins contraires,  
 Que l'exécration des urnes cinéraires.

« Moi, je t'aime, ô Cyprès, fantôme douloureux,  
De l'amour symbolique et juste des Hébreux  
Pour les cédres, au cœur desquels on tailla l'arche ;  
Et je dis : Parmi les éternités en marche,  
Dans ton Exil comment pourras-tu soutenir  
La malédiction des siècles à venir ?

« Le destin t'exila des pays chauds et calmes  
Où ton thyrses élançé monte parmi les palmes :  
L'impassibilité te fit braver l'affront...  
Et, dans l'abîme d'ombre où tu dresses le front,  
Pour étouffer l'ennui tournoyant qui te hante  
Sous la fécondité radieuse et géante,  
Tu dois chercher parfois l'aube au rayon vermeil...  
— Mais l'Aube ne saurait t'arracher au sommeil ! »

\*

Et vers les flots plaintifs de tombes apaisées,  
Comme l'écho tombant des voûtes, par fusées,  
J'écoutais glisser mes paroles et la nuit...  
Et dans le morne espace obnubilé d'ennui  
Où la lueur d'azur clamait son dernier râle,  
La lune balançait sa lampe sépulcrale,  
Tandis qu'au loin pleurait dans l'ombrage mouvant  
L'éternel unisson de la mer et du vent.



## XVII

### LES CAPTIFS

A MAURICE BARRÉS.

Maître, si vous vivez dans la Vie éternelle,  
Si vous êtes Celui qu'invoquent les croyants,  
Daignez vous incliner sur nos cœurs défaillants  
Et contemplez les murs de la prison charnelle.

Ces murs-là sont plus hauts que tous les murs humains !  
Derrière est le donjon terrible de la Vie  
Où vous emprisonnez notre chair asservie  
Qui n'est qu'un vil fétu de paille entre vos mains.

Autour de cette geôle où votre azur nous raille  
Vous avez fait couler le fleuve de la Mort,  
Et nous ne savons plus que ronger notre mors  
Sans nous précipiter du haut de la muraille.

Tous, penchés aux créneaux du sinistre beffroi,  
 Nous écoutons en bas, à travers les ténèbres,  
 Le fleuve horrifiant rouler ses eaux funèbres  
 Et nos cœurs sont saisis de douleur et d'effroi.

Car, un jour, délivrés du cachot malévole,  
 Retombant au Néant d'où nous sommes venus,  
 Nous nous engloutirons dans les flots inconnus,  
 Et c'est cet horizon surtout qui nous affole.

Mais, puisqu'un immortel espoir nous affamait,  
 Quel châtement, fatal à notre âme lépreuse,  
 Nous oblige d'aller vers la Mort ténébreuse  
 Et d'y penser toujours sans y croire jamais !

Maître, si vous planez dans la lumière sainte,  
 Si vous êtes le Juste adoré des croyants,  
 Daignez vous incliner sur nos cœurs défaillants  
 Et calmer nos sanglots, Maître, dans cette enceinte.

Au moins, si vous vivez, ainsi qu'il est écrit,  
 Et si vous nous gardez comme une sentinelle,  
 Faites que la prison soit douce et paternelle  
 Pour vos enfants captifs du corps et de l'esprit.



## XVIII

## NOCTURNE

A HENRI DE RÉGNIER.

A la clarté nocturne et lointaine de l'ombre,  
 Dans les frissonnements mélodiques du soir,  
 Le parc où murmurait un chœur aux voix sans nombre  
 Se berçait comme un lent et rythmique encensoir ;

Les accords s'étoilaient dans un élan sublime  
 Qui dominait mon âme ivre des cieux éteints,  
 Comme si la rumeur jaillissant de l'abîme  
 Arrachait des échos aux farouches destins.

J'écoutais s'éverser l'harmonie enivrante  
 Et le jet d'eau perler sa chanson qui s'endort ;  
 Les effluves chargés de parfums d'amarante  
 Montaient vers l'océan d'azur aux vagues d'or.

Je sentais lentement, dans les profondeurs calmes,  
Le silence aborder aux plages de mon cœur,  
Et c'était sur mon front une chute de palmes  
Qui déployait son grand frémissement vainqueur.

\*

Et, dans l'isolement du bosquet tardiflore,  
Au parc ensommeillant l'âme des Exilés,  
Je songeais des bonheurs magiques envolés  
Et des chants que la nuit insondable a su clore.

\*

Alors, dans le frisson du grand vertige humain  
Où je voguais à l'aventure et sans boussole,  
Un astre tout à coup parut sur mon chemin,  
Rayon d'amour qui rassérène et qui console.

Il promettait l'envol intime des douleurs  
Et des sanglots insomniaux aux nuits d'automne  
Vers l'horizon voilé d'espoirs ensorceleurs,  
Vers l'accalmie égalisante et monotone.

Les constellations levantes dans la nuit  
Divinisaient l'apaisement du jour qui sombre  
Comme un vaisseau plaintif errant aux vents d'ennui,  
Désemparé, les mâts penchant vers le flot sombre.

Et le jet d'eau pleurait de suprême douceur :  
L'eau du Léthé mystérieux tombait en grêle...  
— Illimité, l'Oubli nostalgique et berceur,  
Silencieusement chante en mon âme frère !





XIX

A L'ORÉE DES FORÊTS D'OUBLI

A LÉON RIOTOR.

Vers le recueillement de la Toussaint prochaine,  
J'irai traîner le poids farouche de ma chaîne  
Jusqu'au seuil où beaucoup d'Aimés ont disparu !

— Je pensais que le sort mentait et j'avais cru  
Qu'il viendrait une aurore immuable s'étendre  
Sur mon âme déjà plus candide et plus tendre  
Et libre enfin du désespoir qui l'étouffait ;  
Je me voulais heureux bientôt, et j'avais fait  
Monter l'hymne fervent dans les cieux tutélaires ;  
J'avais jeté bien loin le haillon des colères  
Où s'oppressait mon cœur fébrile et dévasté,  
Et je m'étais offert aux rayons de l'Été.  
Mais, vertiges ! l'Automne a jeté sa détresse  
Sur l'effeuillaison d'or que la bise caresse  
De sa chanson lointaine où râlent des frissons...

(74)

— Ah ! l'Automne sourit aux longs rêves ! Pensons  
A ceux amèrement qui m'ont fermé leur âme ! —  
Je suis le fugitif halluciné qui rame  
Contre le vent, contre les flots, contre le sort !  
Le ciel, vainqueur d'Icare, a brisé mon essor,  
Et j'ai tourné mes yeux au couchant monotone !

— Ah ! l'Automne sourit aux longs rêves ! L'Automne  
Éveille dans mon cœur un sanglot douloureux ! —  
Pourquoi sont-ils fauchés déjà, les blés nombreux  
Que la moisson féconde offrait à la lumière ?  
— Et voici que renaît la haine coutumière  
Avec l'illusion des brouillards flavescents !  
Je songe aux souvenirs oubliés, aux Absents,  
Aux tombeaux inconnus, enlizés dans la plaine  
Sous le baiser bleui de la parasélène !

Les cieux ont arboré le deuil des nuaisons,  
Et les tombeaux m'ont dit tout bas : « Nous apaisons,  
Et notre lénité fermente en l'âme sombre » !  
— J'ai tout-à-coup senti dans la lueur qui sombre  
Vibrer ton cri lointain, pâle Gladiateur,  
Tandis que, de son chant royal et contempteur,  
Le nébal endormait ta mort au fond d'un rêve.  
Ainsi l'on m'abandonne, au bord de cette grève,  
Au flux engloutissant mon amour sans émoi,  
Et la vague d'oubli va déferler sur moi !

\*

Tristesse, viens bercer mon âme inespérante !  
Viens bercer ma douleur que la mort apparente  
A la sérénité des aurores de Mai !  
— Pourquoi sur les épis vibrants que je semai  
A-t-on soufflé l'orage écrasant du mensonge ?

Ah ! l'Automne sourit aux désespoirs ! Je songe  
Qu'ils sont évanouis, les chants égalisés  
Dans l'ombre lente, les caresses, les baisers,  
Les haleines mêlant la fanaison des roses  
Aux fleurs qui vont germer dans les gazons moroses...

— L'Apothéose a dit au Poète, arrêté  
Dans l'extase entr'ouverte à l'immortalité :  
« Voici que le jour naît d'où ton âme est sortie !  
Voici que le malheur s'avance, ô claire Hostie,  
Et jette l'anathème aux triomphes lointains !  
Voici qu'il t'a repris, blessé, les yeux éteints,  
Et te pousse au supplice éternel et sans tache !  
Et c'est Moi, la torture, et c'est Moi qui t'attache  
Au chevalet sanglant qu'a préparé son bras ;  
Et c'est Moi qui te brise, et tu te lèveras  
Pour que la Mort t'écluse au front, fleur de Lumières,

Car le Poète a droit aux floraisons premières !

« O mon Hostie ardente et douloureuse, il faut  
Gravir les degrés blancs du sublime échafaud !  
Viens à la source d'aube intarissable et sainte !  
Cours au Léthé, monte à l'Oubli, sors de l'Enceinte  
Où ton Cœur exilé s'énamoure à jamais !  
Et tu verras pour Toi rayonner les sommets,  
Et tu sauras bientôt que ma voix seule implore  
L'épanouissement où ce Cœur doit éclore ».

Puisque la route s'ouvre impassible qui va  
Au sommeil apaisé que mon rêve rêva,  
Je partirai ! J'irai, pantelant d'amertume,  
Vers la sérénité de ma gloire posthume  
Et vers les bras tendus là-bas !... Je m'enfuirai  
Loin du mirage étrange et faux qui m'attirait,  
Car le mirage au loin sombre et déjà s'annule ;  
Je partirai sans regarder la campanule,  
Car, brisant le calice où je buvais souvent,  
Les pétales d'azur ont pâli sous le vent.

\*

Dans le soir indécis qui plane comme un rêve  
Sur ma vie étrangère aux chansons d'aile brève,  
Dans l'inclinaison lente au départ infini,  
A l'envol radieux par l'attente béni  
Qui maintenant s'élançe à travers les cieux calmes,

Dans le recueillement nostalgique des palmes  
 Qui, le jour, ont vibré d'un frisson désolé  
 Et que la douleur tresse au front de l'Isolé,  
 Il ne me reste plus sur terre un cœur qui m'aime :  
 Toujours la solitude inféconde, — la même ! —  
 La clameur odieuse à mon chant insoumis  
 Et le ricanement de tous mes ennemis !

Mais que m'importe, à moi qui marche à l'Ombre immense,  
 Le regard insensé de ces yeux en démente  
 Et l'injure montant de la foule d'en-bas ?  
 Rien ne me courbera le front dans les combats !  
 Je suis debout ! Le rire est vain ! L'injure est vaine !  
 Et je me sens grandi de toute cette haine !

\*

— Ouvre ton aile immense à l'essor fulgurant !  
 Poète, voici l'ère ultime où l'on comprend  
 Le problème insondable du Néant monotone !  
 L'Espoir qui meurt, la Mort qui naît, la Nuit qui tonne  
 Vont s'abolir au fond du gouffre inétoilé.  
 — Nolisons notre vol, ô stoïque Isolé,  
 Vers l'inconnu fatal et ténébreux du Vide  
 Où notre fuite aura le sillage livide

Qu'allume un météore au bord des horizons !  
 Nolisons la vengeance offerte, nolisons  
 Les souvenirs calmés qu'anéantit la vague  
 Vers la porte qui s'ouvre enfin au gyrovague !

\*

— Je t'appelle, ô Silence, ô compagnon mortel,  
 Qui viendras me river aux degrés de l'autel  
 Dans les convulsions de l'ombre et du délire !  
 bercé du vaste Oubli que la mort sait élire  
 Et verse, aumônieuse, aux douleurs d'autrefois,  
 Ivre du Népentès unique où j'entrevois  
 La virginité sainte et grave du Mystère,  
 J'aurai mon bon sommeil fervent et salutaire,  
 Et je n'entendrai plus s'élever la clameur  
 Ardente à dominer l'écho d'un chant qui meurt ;  
 Et je ne verrai plus la foule imprécisée :  
 Tous ceux qui m'ont jeté leur sanglante risée  
 Dans mon Isolement profond et boréal ;  
 — Dormir ! — et j'atteindrai mon sublime Idéal  
 Loin des blasphémateurs de mes songes funèbres.

Oh ! je dormirai bien à l'abri des ténèbres,  
 Tandis qu'ils s'en iront dans leur azur décrû  
 Jusqu'au seuil où beaucoup d'Aimés ont disparu !

— ❖ —



XX

## LES BERGERS DU DÉSERT

A M. GEORGES LECOMTE.

« *Vox clamantis in deserto* ».

C'étaient de grands bergers debout dans les ténèbres.  
Ils allaient sous les cieux, archanges ou démons,  
Et leur stature était celle des pins funèbres  
Qui hantent le sommeil échevelé des monts.

Ils passaient dans la nuit comme dans un vertige,  
Et leurs deux bras ouvraient un geste illimité  
Pour dérober là-haut la face d'un prodige  
Au visage inconnu de la divinité.

C'étaient de grands bergers mystérieux et tristes...  
Un lourd manteau roulait de leur torse puissant,  
Et l'ombre découpait sur un ciel d'améthyste  
La haute majesté qu'ils dressaient en passant.

(80)

Sublimes pèlerins debout sous les étoiles,  
Seuls dans l'immensité du grand désert humain  
Où la nuit sans aurore avait tendu ses toiles,  
Où l'on ne voyait plus la trace d'un chemin,

Ils s'en allaient ainsi que des rois sans royaumes,  
Et le gouffre nocturne étincelant et bleu,  
Sentant passer en lui ces énormes fantômes,  
Avait comme un frisson d'espoir miraculeux.

C'étaient de grands bergers descendus des montagnes,  
Pasteurs d'hommes errants ou pasteurs de brebis,  
Qu'avait émus la plainte éternelle des bagnes  
Où les troupeaux humains pleurent les maux subis.

Leur silhouette noire errait sous la nuit claire ;  
Leur voix qui menaçait le ciel calamiteux  
Retentissait au loin d'une grave colère,  
Et les troupeaux humains s'enfuyaient devant eux.

Mais, sans que l'implacable immensité s'effare  
A ces vaines clameurs de solitaire ennui,  
La voix des grands bergers résonnait en fanfare  
Et ces mots se perdaient gravement dans la nuit :

\*

« Nous sommes descendus des solitudes hautes  
 Pour guider vos espoirs et panser vos douleurs,  
 Comme Christ apportant le salut à vos fautes  
 Au risque de mourir entre les deux voleurs.

« Nous avons entendu vos râles dans les plaines,  
 Et, tandis que vos cris s'élevaient jusqu'à nous,  
 Nous nous sommes penchés sur les douleurs humaines...  
 Alors nous avons vu les hommes à genoux.

« Vous étiez las d'errer vers un horizon vague  
 Où flambait le regard des grands loups ténébreux,  
 Lamentable troupeau dont la terreur divague,  
 Et vous nous attendiez pour tenter d'être heureux.

« Nous sommes descendus des hautes solitudes  
 Pour exalter vos pas vers les divins sommets,  
 Et pour vous délivrer de toutes servitudes,  
 Pour vous forger un cœur que vous n'aurez jamais,

« Nous avons fait vibrer à vos oreilles mornes  
 La révélation des chants patriarcaux,  
 Mais il vous faut, à vous, le verbe qui flagorne,  
 Et nos rudes appels sont restés sans échos.

« Vous étiez trop petits pour atteindre les cimes,  
 Trop lâches pour tenter d'échapper au Néant,  
 Et vos fronts où saignait la marque des victimes,  
 Vos fronts n'atteignaient pas à nos cœurs de géants.

« Et nous, les grands bergers descendus des montagnes  
 Au souffle du devoir impérieux et beau,  
 Nous n'avons pas même eu les foules pour compagnes  
 Et nous n'avons trouvé qu'un désert pour tombeau.

« Nous étions les pasteurs aux farouches paroles,  
 Chrysostomes poussant les hommes à genoux,  
 Mais ils n'entendaient pas nos graves paraboles,  
 Et les troupeaux humains s'enfuyaient devant nous.

« Ils refusaient d'aller vers les splendeurs lointaines ;  
 Leurs clameurs qui montaient en funèbre concert  
 Imploraient l'oasis où chantent les fontaines,  
 Et nous avons en vain prêché dans le désert.

« Mais c'est le châtement de nos pitiés sublimes  
 D'être à jamais liés aux destins du troupeau,  
 Et de précipiter aux plus sombres abîmes  
 Nos rêves qui n'ont pu lui servir de drapeau.

« Et maintenant roidis dans notre orgueil sévère,  
Crucifiés nouveaux que l'oubli va punir,  
Nous nous sentons cloués aux gibets du Calvaire,  
Sans qu'un disciple aimé puisse nous soutenir.

« Car d'avoir épuisé notre vaste courage  
Dans un suprême effort à jamais avorté,  
D'avoir tant poursuivi le décevant mirage  
Pour mieux régénérer la triste humanité,

« Nous n'osons plus tenter, après de tels désastres,  
De regagner là-haut nos paradis perdus,  
Sous le rayonnement ironique des astres  
Illuminant les monts qui nous sont défendus.

« Et nous guettons la Mort définitive où sombre  
La désillusion de nos rêves trahis,  
Et nous mourons déjà, les yeux tournés dans l'ombre  
Vers l'âpre vision des sommets éblouis.



## II L'AME ISOLÉE

A MON MAITRE

CHARLES LE GOFFIC

*Au très exquis poète d' « Amour Breton »  
et du « Bois Dormant ».*



I

POUR CELLE QUI DOIT VENIR

A EDMOND HARAUCOURT.

Elle ne sera plus vierge, mais elle aura  
La beauté du malheur appesanti sur elle.  
Je la vois se dresser, Celle qui m'aimera,  
Dans un embrasement d'aube surnaturelle.

Je la sens resplendir comme une vision  
Qui s'épanouira tout à coup dans ma vie.  
Elle saura m'aider à creuser mon sillon  
Où ne germera pas la graine de l'envie.

Elle aura, comme moi, saigné par les chemins  
Sans jamais rencontrer la Halte salutaire ;  
Elle aura sangloté tous les râles humains,  
Et son œil aura pris la force du mystère.

Elle aura de la haine ardente plein le cœur,  
 Du mépris dans sa main fébrile et douloureuse ;  
 Elle aura l'amertume, elle aura la rancœur  
 De tout ce qui trompa son âme d'amoureuse.

Elle aura bien loin d'elle exilé pour longtemps  
 Sa tendresse inféconde et ses larmes bénies ;  
 Cependant, elle aura pitié de mes vingt ans,  
 Car nous aurons souffert les mêmes agonies.

Elle aura, comme moi, sur le monde pervers  
 Épanché sa navrance intime de poète ;  
 Son cœur mélodieux aura pleuré des vers,  
 Goutte à goutte, avec une éloquence muette.

Elle aura tant souffert qu'elle ne croira plus  
 A l'Amour qui l'aura déçue et faite artiste ;  
 Son rêve aura subi des flux et des reflux  
 Et la douleur aura trempé son âme triste.

Elle aura tout brûlé de ce qu'elle adora !  
 Elle ne sera plus qu'un regard fixe et vague  
 Qui contemple la mer où son espoir sombra  
 Et ne voit que la vague inconnue et la vague.

Elle sera debout au sommet d'un écueil,  
 Sans voir le flot humain qui monte, puis s'écroule,  
 Et soudain ma clameur de souffrance et d'orgueil  
 La fera se pencher, tremblante, vers la foule.

Alors, en me voyant si triste seulement,  
 Elle se sentira l'âme tout attendrie,  
 Et, réveillé, son cœur se fera plus aimant,  
 Et nos rêves seront la même rêverie.

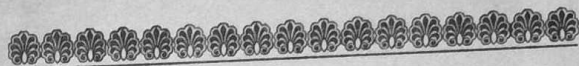
Les larmes n'auront pas altéré sa beauté :  
 Elle sera toujours belle, et bonne — oh ! si bonne ! —  
 Bonne pour moi qui suis comme un déshérité,  
 Pour moi que la suprême espérance abandonne.

Elle m'enlacera de son geste ingénu  
 Pour oublier tous deux les peines de naguère ;  
 Elle me comprendra car nous aurons connu  
 La lâcheté de l'homme implacable et vulgaire.

Touchante, en m'imposant l'aurore de ses mains,  
 Elle se sentira comme une sœur aînée ;  
 Et nous aurons, dès lors, de puissants lendemains  
 Pour vaincre les complots de notre destinée.

Épaves du fatal océan de l'Amour,  
 Nous nous reconnaitrons sans pourtant nous connaître;  
 Mon apparition sera comme un retour...  
 Elle dira : « C'est lui qui m'était dû peut-être ! »

Et sous l'azur d'un calme et lumineux Été  
 Qui nous prodiguera sa force intelligente,  
 Nous unirons nos deux lambeaux d'humanité  
 Pour vivre dans la vie ironique et méchante.



## II

## L'AVEU D'UN SOIR

A AUGUSTE DORCHAIN.

Cette boucle de cheveux bruns  
 Qu'enrubanna ta main mignonne  
 Garde le frisson des embruns  
 Que la mer fatale aiguillonne.

On dirait comme un souvenir  
 D'algues fluant en avalanches  
 Dans la vague qui sait venir  
 Écheveler les roches blanches.

Et je songe, en le contemplant,  
 Ce fragile et pieux trophée,  
 Au soir nostalgique et troublant  
 Où le vent t'avait décoiffée :

Dans les cieux nocturnes et bleus  
De mystère et de symphonie  
J'écoutais les chants onduleux  
De la grande Lyre infinie ;

Je sentais dans l'azur profond,  
A travers les cordes fidèles  
Où l'essor des gammes se fond,  
Vibrer comme un battement d'ailes.

Quelle brise, quelle douceur  
Chère à l'âme qui s'aliène,  
Pouvait tirer ce chant berceur  
De cette lyre éolienne ?

On eût dit aux cieux assombris  
Le vol des étoiles filantes,  
Lumineuses chauves-souris  
Qui heurtaient les cordes tremblantes.

Et, tandis que vers l'horizon  
Se lamentait la houle dense,  
J'ai pleuré d'émoi sans raison  
A ta première confidence.

\*

T'en souviens-tu de ce soir-là,  
Âme chère, du soir d'automne,  
Sur la falaise monotone  
Où tout mon rêve s'étoila ?

\*

Tes longs cheveux dans la nuit brune  
T'auréolaient mystiquement...  
Nous avions l'ivresse commune,  
Tu semblais un rayonnement ;

Ta tête fervente, inclinée  
Sous le frisson des vents du Nord,  
Souriait à l'ombre étonnée  
Où s'irisaient des larmes d'or.

Et, berçant mes espoirs fidèles,  
Dans ton âme qui se navrait  
Montait en gerbes d'immortelles  
La floraison de tes regrets :

Tu me disais — ta voix de rêve  
Je l'entends résonner toujours —  
Combien l'illusion est brève  
A l'aube des vaines amours !

Tu me contais ta vie errante  
 Au gré du vent pernicieux  
 Qui t'eût fait l'âme indifférente  
 A tous les flamboiements des cieux.

Tu me donnais l'orgueil sincère  
 De ravir ton âme de Mai  
 Au crépuscule de misère  
 Dont la menace t'opprimait.

Et, tandis que mon ancien leurre,  
 Devant la paix du firmament,  
 Cédait au remords qui t'effleure  
 Et pénètre ton cœur aimant,

J'ai savouré jusqu'à la lie,  
 Comme un poison qui peut griser,  
 Ton passé d'amère folie

Pour l'absoudre dans un baiser.



## III

## ÉPIPHANIE

A MADAME HANKES-DRIELSMA DE KRABBÉ.

Pour ton cœur embaumé de roses douloureuses  
 J'ai cueilli les plus doux de mes espoirs légers,  
 Et j'ai fait naviguer leurs caresses peureuses  
 Sur les flots où s'en vont ces frères passagers.

Il n'est plus de chanson mélancolique, où meure  
 Un sanglot brusque, — et j'étais las de mes sanglots,  
 Et de tant de soleil au seuil de ma demeure,  
 Et de tant de sommeil au bord de mes yeux clos.

Ta main dont la candeur tremble d'être divine  
 A passé sur mon front comme un archet d'amour  
 Et mon âme a vibré comme une harpe fine  
 Sous le premier essor de la brise et du jour.

Et j'ai dit aux baisers d'aurore dans la plaine  
 D'auréoler ta vie avec de tels rayons  
 Que l'éblouissement emplisse notre haleine  
 D'aspirer le bonheur où nous nous éveillons.

Et pour symboliser ces heures ténébreuses  
 Où les mages priaient à côté des bergers,  
 A ton cœur embaumé de roses douloureuses  
 J'apporte les plus doux de mes espoirs légers.



## IV

## VOLUPTÉ

A JEAN MORÉAS.

Rentrons à la maison du Bonheur ! Le soir pleut.

Ma bouche a la douceur de ton édredon bleu  
 Et de ta houppe en duvet blanc comme ton âme ;  
 Ma bouche a la douceur des horizons de flamme  
 Où passent des nuages roux, fauve bétail ;  
 Ma bouche a la douceur des plumes d'éventail  
 Dont j'agace tes seins fiers de leurs pointes roses,  
 La douceur des jours gris et des neiges moroses,  
 Des neiges que le couple attendri des amants  
 Voit tomber sur les toits douloureux et fumants,  
 Comme l'efflorescence du verger des étoiles ;  
 Ma bouche a la douceur flottante de tes voiles,  
 La douceur de tes cils longs comme des cheveux  
 Et la douceur de tes impudiques aveux.

Ma bouche te sera plus douce qu'un poème, —  
 Plus douce que ton bain parfumé d'ambre, et même  
 Plus douce que mon cœur mûri comme un fruit lourd ;  
 Ma bouche te sera plus douce que l'amour.  
 Et ma bouche est à toi, ma divine maîtresse !

Ta chair voluptueuse ignore sa caresse.



## V

## NATURE

A MADAME LUCIE DELARUE-MARDRUS.

Ils s'en étaient allés tous deux vers la campagne.

La plaine et ses chansons qu'un murmure accompagne  
 Les enlaçaient tandis qu'ils fuyaient, et là-bas  
 La ville s'effaçait dans l'oubli de leurs pas.  
 Ils s'en allaient..... Elle était blonde et toute frêle  
 Avec les flamboiements de l'horizon sur elle.  
 C'était le soir : l'ombre était lente à s'épancher ;  
 Le soleil se montrait parfois comme un archer  
 Aux meurtrières des nuages.

— Frémissante,  
 Comme elle se sentait à lui, l'adolescente !  
 Comme elle se sentait l'aimer, l'ami d'un jour !

L'azur au-dessus d'eux fleurait un parfum lourd.

Elle s'abandonnait à son bras, tout heureuse,  
Et dans sa petite âme obscure et langoureuse  
Un frisson voltigeait ainsi qu'un feu-follet  
En écoutant la voix de l'ami qui parlait :

« La nuit fait une alcôve à la campagne ocreuse.  
Chère, fuyons aux champs où l'ombre épaisse creuse  
Un grand lit de parfums intimes sous nos pas !  
La nuit vient d'envahir le jour. Ne sens-tu pas  
Un éblouissement d'attente qui tressaille  
Dans la glèbe attendrie et dans chaque broussaille ?  
Mes yeux, noyés par l'ombre et par mon cœur troublé  
Qui m'aveugle et frémit sans fin comme le blé,  
Ne te distinguent plus près de moi, petite âme.  
La nuit est là ! La Nuit, le souverain dictame  
Des maux que le soleil apporte à l'homme las !  
Tout à l'heure, au couchant, un bouquet de lilas  
Semblait s'épanouir dans les nuages mauves ;  
Tandis que nous allions à travers les guimauves,  
Par les sentiers étroits et muets sous les cieus,  
Tandis que tu t'abandonnais, fermant les yeux,  
Je regardais là-bas le crépuscule éclore,  
Et dans ce crépuscule il flottait une aurore.

« La nuit est là ! tu m'enivres ! Nous sommes seuls !  
L'immensité stellaire étale ses linceuls  
Sur nos fronts purs, et semble orner de perles blanches  
Tes blonds cheveux croulant en lourdes avalanches.

« C'est ici que l'espoir pieux nous est rendu  
De retrouver bientôt le Paradis perdu  
Et de pouvoir tous deux oublier notre chaîne.  
Viens dans la solitude et la forêt prochaine,  
Et laissons s'exalter, mystiques et puissants,  
Le désir de notre âme et l'appel de nos sens  
Jusqu'à nous enlacer dans le berceau de l'ombre.  
Écoute ! La nature avec ses bruits sans nombre  
Fait un silence cher à nos recueils.  
La nature est le Lit des poètes-amants,  
Douce amie, et de ceux qui, bercés dans ses voiles,  
Ont compris ce que c'est qu'aimer sous les étoiles ».

Elle disait : « Je t'aime ! » Elle disait aussi :  
« Je t'aime tant que je voudrais mourir ici,  
Près de toi ; mon amour est comme une démente ».  
— L'enfant blonde égrenait sa naïve romance  
Et tendait ardemment ses lèvres au baiser.

Il répondait, les sens ardents, le cœur grisé :

« Je vois l'Art à travers la Volupté suprême,  
Et les sensations que mon triste cœur aime  
Sont celles dont je puis raffiner le plaisir ;  
En t'enlaçant, je me recueille et veux saisir  
Une vibration nouvelle qui me tue.  
C'est pourquoi, contemplant ta blancheur de statue,  
Je te sens palpiter, divine, entre mes bras.

« Car tu n'es pas, ô Toi qui me désespéras,  
 Tu n'es pas seulement la banale maîtresse  
 Que le mâle odieux souille de sa caresse.  
 Mon rêve sur ta chair s'éveille, rayonnant,  
 Et tu sembles, pour moi qu'enivre maintenant  
 Une délicieuse et subtile harmonie,  
 Le clavecin d'amour et d'extase infinie  
 Qui me fait concevoir des rythmes affolants ;  
 Je deviens, quand l'accord parfait vibre en tes flancs,  
 L'artiste qui s'exalte aux sons dont tu l'honores :  
 Tandis qu'errent ses doigts sur les cordes sonores,  
 L'arpège radieux fait tressaillir ton sein,

Et l'artiste ébloui se pâme au clavecin ».



## VI

## AMOUR

A F.-T. MARINETTI.

Nous ferons l'amour au clair de la lune  
 Dans les champs fleuris de coquelicots...  
 Fuyons la cité qui nous importune !  
 Nous ferons l'amour au clair de la lune  
 Et nous chanterons à tous les échos.

Seuls et fiers devant la nature en fête  
 Qui chante pour nous sa chanson d'été,  
 Nous saurons goûter l'ivresse parfaite ;  
 Seuls et fiers devant la nature en fête  
 Nous nous unirons dans la liberté !

Nous pourrons pousser des clameurs sauvages  
 Dans le grand silence, à travers les champs :  
 L'ombre est une mer calme et sans rivages...  
 Nous pourrons pousser des clameurs sauvages  
 Loin des hommes vils et des cœurs méchants.

Il nous faut, à nous, la nuit triomphale,  
 L'alcôve des bois, chère aux vrais amants.  
 Quand l'hiver a fui dans une rafale,  
 Il nous faut, à nous, la nuit triomphale  
 Pour nous enlacer sous les firmaments !

Nous entonnerons l'hymne des Luxures,  
 Et, vivants autels, nos corps embrasés  
 Auront pour flambeaux de rouges morsures ;  
 Nous entonnerons l'hymne des Luxures  
 Rythmant la cadence avec nos baisers.

Et tu danseras sous les rayons pâles,  
 Nudité de rêve ou de vision !  
 Tes seins, mon amour, seront deux opales...  
 Et tu danseras sous les rayons pâles  
 Comme au ras des flots danse un alcyon.

Tu seras l'Extase et moi la Pensée ;  
 Notre enlacement ne sera pas vain,  
 Et, quand le plaisir t'aura terrassée,  
 Tu seras l'Extase et moi la Pensée  
 Et nous formerons un couple divin !

Nous ferons l'amour là-bas, dans la plaine,  
 Sous l'ondulement des blés lumineux  
 Ou dans la senteur de la marjolaine...  
 Nous ferons l'amour là-bas, dans la plaine,  
 Comme les oiseaux et les chemineux.





VII

FERVEUR

A JACQUES RICHPIN.

Vaisseau Paralien ! galère qui voguais  
Vers les golfes d'azur et les rivages gais,  
Vers Délos étoilé de blanches colombelles ! —  
Comme lui, dans nos flancs aux lumineux contours,  
Nous portons dans nos flancs et sur nos lèvres belles  
Toute la Théorie impure des amours  
Vers le temple étoilé de blanches colombelles.

Déesse, éternisant un hymne sur la tour,  
Mon rêve harmonieux t'a bâti des chapelles,  
Et si dans ta secrète angoisse tu m'appelles,  
Je viendrai sur la Nef aux lumineux contours  
T'apporter le frisson de son vaste coup d'ailes,  
Comme à l'heure où, guettant les horizons fidèles,  
Socrate pour mourir attendait son retour.

Et nos Ames, parmi cette clarté sublime,  
Luxurieusement ne seront plus un jour  
Dans leur ascension de la plus vierge cime  
Qu'un vertige enivré par les voix de l'abîme,  
Et tu m'éblouiras d'un glorieux amour  
Pour que s'épanouisse à nos baisers rebelles  
La volupté fleurie entre tes lèvres belles.





VIII

FRISSONS D'ACCALMIE

A PAUL BOURGET.

Voici que renaît l'angoisse affolante  
Aux cheveux crispés sous les aquilons  
Qui passe et répand sa détresse lente  
Dans la vie intense où nous ondulons !

Voici que renaît ta chanson plaintive,  
Ma douce, et je veux l'écouter ainsi,  
Afin qu'à jamais l'âme s'encaptive  
Et puisse oublier l'éternel souci !

Car nous sommes nés du même vertige,  
Frissonnantes fleurs d'arrière-saison,  
Et le même vent, tous deux, nous fustige  
Au cœur enneigé du même gazon.

(110)

Nous avons surgi dans la saison pâle  
Où la brume estompe et fond au lointain  
Les blancs horizons qu'endeuille le râle  
Des flocons mourants tombés le matin.

Comme un encens pur inondant l'abside  
D'une église d'or où l'ombre s'étend,  
Novembre a jeté le flot translucide  
Des brouillards d'automne et d'hiver latent ;

Et ce brouillard blanc que le rêve étoile  
De formes fluant sous les cieux pâlis,  
Fut le diaphane et candide voile  
Qui sur ton berceau déploya ses plis.

Puis Décembre enfin, dans ses avalanches,  
Appesantira l'âpre souvenir  
Des jours abolis où des gazes blanches  
Me cachaient le triste et morne Avenir.

Mais, sur le chemin que nous parcourûmes,  
L'hiver, en semant, pour fermer nos yeux,  
Mes flocons de neige et tes flots de brumes,  
Fera palpiter nos rêves joyeux.





IX

LE FLAMBEAU QUI MEURT

A LÉON DIERX.

Mon cœur fatal, mon cœur si las,  
Comme un flambeau que l'ombre enlize,  
Mon cœur s'éteint... Sonnez le glas !  
Sonnez le glas ! Il agonise...

Il était pourtant radieux  
Au souffle des brises natales ;  
Il avait le mépris des dieux  
Et des hontes sentimentales.

Sa clarté coulait en torrent  
Sur la bataille coutumière...  
— Il agonise ; il est navrant :  
La fumée éteint la lumière.

(112)

Par toi, Chère, il gît abattu  
Sous le fardeau d'un amour sombre :  
Tu l'as trop souffleté, vois-tu,  
Tu l'as trop piétiné dans l'ombre.

Sans proférer une clameur,  
Je me livre ; ma voix s'est tûe...  
— Maintenant le flambeau se meurt,  
Chère, et c'est ta main qui le tue !

Et si l'âpre bise du sort  
Le frappe, et si tu le harcèles  
De ton vain caprice, il en sort,  
Il en jaillit des étincelles.

\*

O Poème, prends ton essor,  
Comme les rouges étincelles !





X

A QUOI BON ?

A ANDRÉ RIVOIRE.

*O plébéienne, tu n'étais pas de ma caste!*  
LUD JAN.

A quoi bon, mon cœur ? O toi qu'elle outrage,  
O mon triste cœur ! cœur fou ! cœur d'enfant !  
A quoi bon l'aimer de tout ton courage  
Puisque cet amour doit faire naufrage  
Et sombrer dans son rire triomphant !

A quoi bon l'aimer, la pire maîtresse,  
Malgré le sanglot qui nous désunit ?  
A quoi bon l'aimer ? Le dégoût t'opresse.  
A quoi bon toujours la même tendresse  
Puisqu'un jour venu tout sera fini ?

(114)

A QUOI BON

115

Pourquoi si longtemps croire à tes chimères ?  
L'amour, pauvre cœur, est un hôte ingrat  
Qui désole nos ferveurs éphémères.  
A quoi bon verser des larmes amères,  
Puisque, indifférente, elle en sourira ?

A quoi bon rythmer ces pauvres poèmes  
Qu'elle n'a jamais aimés ni compris,  
Puisque ses refrains sont toujours les mêmes  
Et que pour mieux châtier ses blasphèmes  
Je voudrais la cravacher de mépris ?

A quoi bon courber le front devant elle  
Et prostituer ma vie en ses bras ?  
O chair indigne et qui restera telle !  
A quoi bon chérir sa beauté mortelle  
Puisqu'après, mon cœur, tu la maudiras ?

Pourquoi m'avilir dans la geôle infâme,  
Hélas ! et si longtemps mésallier  
Mon âme triste et noble à cette femme  
Que le flamboiement de la honte affame  
Et qui croit m'aimer pour mieux m'oublier ?

Pourquoi me griser de sa chair banale,  
 Tabernacle qui ne peut contenir,  
 Offert à la navrante bacchanale,  
 Aucune douceur tendre et virginale,  
 Aucune manne pour mon souvenir.

A quoi bon vouloir mourir ? — Sombre vie,  
 Reste en moi, puisqu'un jour, fatalement,  
 Je la verrai fuir, cynique et ravie,  
 Celle par qui mon âme est asservie ?  
 — A quoi bon mourir d'être son amant ?

Pourquoi sans tenter l'essor qui me venge  
 M'enlizer dans la morne passion ?  
 Demain peut-être, loin de cette fange,  
 Je me sentirai des ailes d'archange  
 Pour m'ouvrir dans l'ombre une ascension ?

A quoi bon ? A quoi bon, cette imposture,  
 Puisque, dominant l'amour, — lâche écueil ! —  
 Qui nous avilit et qui nous torture,  
 Je redresserai ma haute stature  
 Jusqu'à l'Égoïsme et jusqu'à l'Orgueil !



## XI

## ANATHÈME

A FERNAND GREGH.

*On ne ramasse pas les roses effeuillées.*  
 LOUIS TIERCELIN.

Puisqu'elle m'a laissé tout seul et sans espoir  
 Dans le deuil accablant qui tombe avec le soir,  
 Celle dont je serai la première victime ;  
 Puisque l'âpre sanglot de ma souffrance intime  
 N'a pu toucher ce cœur frivole et rayonnant,  
 Et puisque me voici dans l'ombre maintenant,  
 Sans but, sans orient, sans âme, sans étoile ;  
 Puisque l'injuste Amour a saisi dans sa toile  
 Ma jeunesse, éblouie au milieu des rayons,  
 Qu'enivraient la rosée et les illusions ;  
 Puisque la fleur m'offre un calice d'amertume ;  
 Puisqu'il n'est pas de ceux auxquels on s'accoutume,  
 Le mal qu'Elle m'a fait en partant à jamais ;  
 Puisque tout ce que j'aime et tout ce que j'aimais  
 S'évanouit ou s'est évanoui, — silence !  
 Silence ! et laisse en paix chanter son insolence !  
 Silence, ô ma rancune, et ne la maudis pas !...

Sans m'attacher comme un remords à tous ses pas,  
— Pauvre petite folle inconsciente et vaine, —  
Je ne forme qu'un vœu pour apaiser ma haine :

« Tandis qu'en effeuillant des roses dans sa main,  
Sans regrets, Elle ira désormais son chemin,  
Son chemin triomphant que l'or infâme pave,  
Ayant vite oublié la douloureuse épave  
Que son caprice aura livrée aux flots méchants,  
Tandis qu'Elle égaiera l'orgie avec ses chants,  
Je veux, car il faut bien que le châtiment sonne,  
Voir la fatalité liée à sa personne :  
Fatalité de la sirène que les mers  
Font émerger de la tempête aux cris amers  
Pour saisir l'imprudent que son chant ensommeille !  
Fatalité d'errer dans la fange vermeille,  
Foulant aux pieds les cœurs saignants de ses amants !  
Je veux qu'en son visage et qu'en ses yeux charmants  
La tête de Méduse, effrayante, apparaisse,  
Et que chaque affamé de sa vaine caresse,  
Pauvre phalène d'or ou sinistre corbeau,  
Qui viendra tournoyer autour de ce flambeau,  
— Avant de regagner l'azur à tire-d'aile —  
Meure au premier baiser de sa bouche infidèle ! »



## XII

## BRUNEHAUT

A ÉMILE VERHAEREN.

J'ai vu passer au fond des steppes légendaires,  
Dans le vertigineux galop d'un étalon,  
Évoquant la vengeance atroce de Clotaire,  
Un cadavre connu de reine au cœur félon.

J'ai vu passer ce soir au bord de ma souffrance,  
Évoquant un supplice impitoyable et beau,  
Dans l'ombre sans issue où sa fuite s'élançait,  
Le cheval affolé qui traînait Brunehaut.

Il traçait dans la plaine une piste sanglante,  
Et les grands loups avec des regards convoiteux  
Suivaient pour s'assouvir de sa chair pantelante  
Le cadavre en lambeaux qui fuyait devant eux.

Alors j'ai regretté cette aube de l'histoire  
Où, pour avoir aussi ma vengeance de roi,  
J'aurais pu torturer ta chair expiatoire  
En te liant vivante aux crins d'un palefroi.

Car, Exilé de ton amour, ô Bien-Aimée,  
Tu m'as laissé gémir si longtemps à genoux  
Qu'il est né dans mon cœur une haine affamée  
Et qu'un vaste désert s'est fait autour de nous.

Parce que je t'aimais de cet amour morose  
Que tu savais si bien mépriser et trahir,  
J'ai gravi mon calvaire en te cueillant des roses,  
Et mon âme a gardé ce poignant souvenir.

J'avais rêvé d'avoir ta beauté pour esclave,  
Mais, contraint d'obéir à ton geste pesant,  
Ton caprice a coulé sur moi comme une lave,  
Et mon orgueil blessé se révolte à présent ;

J'avais rêvé, comme à Jésus la Madeleine,  
Qu'humblement tu viendrais essuyer mes pieds nus  
Avec tes blonds cheveux plus doux que de la laine,  
Mais tu n'es pas venue — et les loups sont venus.

Les entends-tu hurler dans la nuit, pauvre femme ?  
Les entends-tu clamer tout leur sinistre espoir,  
Ces loups que ton martyr inexorable affame ?  
Écoute ! les voici, les convives du soir.

Ils sont venus du fond des steppes d'Austrasie,  
Ils sont venus comme un torrent, comme un fléau ;  
Et leurs dents, s'aiguissant à ton apostasie,  
Leurs dents n'ont point encore oublié Brunehaut.

Ils ont su pénétrer l'angoisse de mon rêve,  
Et, flairant l'étalement redoutable et nerveux,  
Ils attendent là-bas dans la nuit, fille d'Ève,  
Que j'entremêle enfin ses crins à tes cheveux ;

Ils attendent les bonds de sa fuite éperdue,  
Ils guettent le festin que ma haine leur sert,  
Pour s'élançer, hurlants, à travers l'étendue  
Où ton sang rougira les cailloux du désert.

Brunehaut ! Brunehaut ! Brunehaut ! sois maudite,  
Et permets, toi qui sais exaucer mon amour,  
Que dans la chevauchée âpre que je médite  
Je sois ton page encore et ton cavalcadour,

Et qu'ayant si longtemps pleuré dans ton alcôve,  
 J'ose, cravache au poing, d'un furieux élan,  
 Traîner ta chair vivante à ma cavale fauve  
 Qui te flagellera de son galop sanglant.



## XIII

## L'ADIEU

A RAOUL DE SAINT-ARROMAN.

Et maintenant, adieu !... Mon cœur a sangloté  
 De voir au vent mauvais se déployer ton aile,  
 De voir l'ange courir à la chute éternelle  
 Dans sa vertigineuse et suprême beauté.

Tout est fini ! Le rêve a dans l'ombre avorté !  
 L'éclair de la démence effare ma prunelle...  
 Hélas ! j'ai maîtrisé la tourmente charnelle  
 Sans pouvoir te refaire une virginité.

Adieu ! toi que j'aimais de toute ma clémence !  
 Mon cœur déjà flétri garde ton deuil immense  
 Et mes yeux sont tournés vers le sommeil béant...

Vienne la Nuit fatale où l'âme est assouvie,  
 Où l'âme doit mourir aussi, car le Néant,  
 Seul, pourra t'effacer à jamais de ma vie !





XIV

POUR MOURIR

A ANDRÉ FOULON DE VAUX.

*On en meurt... et la vie en est faite pourtant !*  
JEAN RICHPIN.

Quand j'étais en paix avec ton cœur sombre,  
Je t'avais donné tous mes francs-alleux,  
Je t'avais porté mon espoir qui sombre,  
Quand j'étais en paix avec tes yeux bleus.

Je t'avais livré mon âme vassale,  
Et je t'avais dit :  
« Entends-tu gémir la plainte qu'exhale  
Mon rêve alourdi ?

« Je suis menacé de malheurs sans nombre.  
O ma Suzeraine, accorde à mes pleurs  
Un peu de pitié pour dissiper l'ombre,  
Ramener l'aurore et les jours meilleurs !

(124)

« Tu me défendras bonne et tutélaire,  
Et ton cœur aimant  
Me protégera contre la colère  
Et l'isolement ».

Et tu m'avais dit : « Je te serai douce,  
Tu seras heureux, ô mon Bien-Aimé ;  
Je te bercerai sur un lit de mousse,  
Et t'apaiserai ton cœur alarmé ».

J'avais cru ta voix, chère Indifférente ;  
Je t'avais fait don  
Du meilleur de moi : de mon âme errante  
En son abandon.

Hélas ! tu savais comment on abrège  
Les espoirs germant des profonds sillons...  
— C'est la fin ! Je veux m'exiler ! Pourrais-je  
Vivre désormais sans illusions ?

Voici que la nuit commence à descendre  
D'un pas fugitif,  
Et je sens peser un linceul de cendre  
Sur mon cœur plaintif.

J'ai crié vers Toi ma désespérance :  
L'écho seulement m'a rendu ma voix...  
J'ai pleuré, vois-tu, pleuré de souffrance  
En me rappelant les jours d'autrefois.

Qui donc me rendra ta suprême étreinte  
Et ton souvenir ?  
La dernière étoile en moi s'est éteinte...  
Je veux en finir !

Mon isolement s'élargit sans cesse ;  
L'amour m'a grisé d'une âcre liqueur...  
— Pourquoi t'implorer, ma bonne Princesse,  
Quand tu m'as foulé sous ton pied vainqueur ?

Pourquoi vivre encore, ô Cœur sans clémence  
Où plus rien ne luit ?  
— Je veux en finir quand la nuit commence :  
On meurt mieux, la nuit !

J'ouvrirai ma vie au vent qui sanglote ;  
Je m'envolerai dans l'Oubli fatal :  
Alors tu voudras pleurer ton ilote  
Et tu descendras de ton piédestal.

Tu viendras gémir tout bas sur la tombe  
Que m'ouvrit ton bras ;  
Tu m'appelleras dans la nuit qui tombe,  
Et... tu m'oublieras !

\*

Le soir que j'aurai choisi, — soir suprême, —  
Pour quitter la vie éternellement,  
Je me pencherai sur le papier blême  
Et mes vers seront comme un testament.

Je saurai mentir en ces vers funèbres :  
Je ne dirai pas  
Pourquoi j'ai livré ma vie aux ténèbres  
Qui voilaient mes pas ;

Je ne dirai pas que la Mieux-Aimée  
Fit creuser la tombe où je serai seul,  
Et que, de sa main rose et parfumée,  
Elle-même a su tisser mon linceul ;

Toi que j'écoutais, ô pâle Sirène,  
Quand j'étais bien las,  
Je ne dirai pas que ta voix sereine  
Vibrant comme un glas ;

On ne saura pas la raison suprême  
 Qui m'a fait quitter la vie à mon tour :  
 C'est trop vieux d'aimer tant celle qu'on aime,  
 Et c'est trop banal de mourir d'amour !

Des railleurs diraient méchamment sans doute :

« Il a lu *Werther* !

L'amour suranné livra sa déroute  
 Au flacon d'éther ! »

Je n'écrirai donc à ma dernière heure  
 Qu'un adieu très vague et très mensonger ;  
 Je dirai : « Pour moi, la vie est un leurre,  
 Et l'espoir céleste était un danger !

« La vie accablait mon âme angoissée  
 D'un fardeau si vain !..

Je veux pour mon corps et pour ma pensée  
 Un sommeil divin ».

\*

Quand j'aurai scellé ma tristesse amère  
 En ces mots d'orgueil et de liberté,  
 Je refermerai mon livre éphémère,  
 Et j'effeuillerai les roses d'été,

Sur ce lit où j'ai bercé ma maîtresse,  
 Où l'amour vibra,  
 Je respirerai le phyltre d'ivresse  
 Qui m'endormira.

Je l'aspirerai jusqu'à la folie,  
 Et jusqu'au délire, et jusqu'à la mort...  
 Mon cœur sentira bientôt qu'il oublie  
 L'amour qui meurtrit, la haine qui mord.

Quand le chloroforme aura fait plus vagues  
 Les rideaux tremblants,  
 Le sommeil viendra par petites vagues  
 Baigner mon front blanc.

Dans un tourbillon de neige polaire  
 — Éblouissement de tous mes regards —  
 Je verrai passer le grand Baudelaire  
 Ivre de haschich et les yeux hagards.

Les cris de la foule impure et livide  
 Ne m'atteindront plus,  
 Car je sentirai l'océan du Vide  
 Monter comme un flux.

Ma couche funèbre, à jamais ravie,  
Semblera voguer sur les flots d'Ar-Mor...  
— Ce ne sera plus tout-à-fait la vie,  
Ce ne sera pas tout-à-fait la mort;

Ce sera l'instant unique et sublime  
Où, comme un flambeau,  
Soudain le Passé palpite et s'anime  
Au bord du tombeau :

Je contemplerai ma vie effeuillée,  
Mes rêves éteints, mon espoir déçu...  
Quelqu'un gémira pendant ma veillée  
Et dira tout bas : « Oh ! si j'avais su ! »

Ce gémissement, cette voix qui pleure,  
Ce sera ta voix !  
C'est Toi qui viendras me bercer d'un leurre  
Encore une fois !

Tu m'apparaîtras idéalisée  
Comme aux jours premiers de l'amour lointain  
Où tu fus pour moi la chaste rosée  
Que le cœur flétri boit chaque matin.

Alors, je pourrai partir sans détresse  
A ton chant berceur,  
Car j'aurai goûté la calme tendresse,  
L'amour d'une sœur ;

Dans l'ombre où bientôt la mort se devine  
Je pourrai fermer mes yeux alourdis,  
Car en saisissant ton ombre divine,  
J'aurai savouré tout mon paradis.

\*

Et c'est par un soir indéfinissable  
D'azur exalté,  
Que je laisserai mes pas sur le sable  
Aux bords du Léthé ;

Pour me guider mieux vers l'Ombre infinie,  
Sans rêve alarmant,  
Tu viendras bercer ma lente agonie  
Désespérément !

. . . . .  
. . . . .  
. . . . .

Et, versant enfin dans sa coupe informe  
 Le vin du Néant au cœur altéré,  
 — Ivre de vertige et de chloroforme,  
 Je m'endormirai !



XV

## POUR RENAITRE

A MADAME SARAH-BERNHARDT.

Va ! je t'ai bien aimée, ô ma pauvre méchante !  
 Pour toi je n'ai pas craint, Chère, de blasphémer !  
 Et voilà que tu pars maintenant : ton cœur chante,  
 Et je n'ai même plus la force de t'aimer.

Va ! je t'ai bien aimée en ma jeunesse neuve !  
 Le jour où tu parus et que tu m'appelas,  
 J'étais aussi vibrant qu'aujourd'hui je suis las  
 De dériver toujours dans le courant du fleuve.

Lutter ! je n'ai pas même osé tenter l'effort :  
 Tu m'avais rendu lâche, Ame de perfidie.  
 Je m'étais cru plus grand ; je m'étais cru plus fort,  
 Et je ne sentais pas venir ta main hardie.

(133)

Hélas ! je n'ai jamais évité les douleurs :  
Ce sont les oasis fatales de ma route,  
Et comme un colibri que ta magie envoûte,  
Tu pris mon cœur entre deux calices de fleurs.

Et tu l'as transpercé d'une épingle mortelle  
Pour le piquer sur ton chapeau de satin clair,  
Dans un flot de rubans tombant en cascabelle...  
— Ton amour m'a zébré l'âme comme un éclair !

Ses ailes ont battu, désespérément folles,  
Dans l'impuissance de leur vol anéanti,  
Et j'ai pensé mourir bientôt, et j'ai senti  
Que mes larmes gemmaient tes dentelles frivoles.

Ses ailes ont battu sous ton regard moqueur  
Si longtemps qu'à la fin tu m'as laissé la vie ;  
Mais je gardais l'épingle impure dans le cœur,  
Et mon sang a coulé sur la route suivie.

Je fus comme un damné muet dans ton enfer  
Tant que la pointe au flanc m'est restée enfoncée.  
— Chère, pardonne moi, cette amère pensée :  
J'ai tant pleuré ! J'ai tant saigné ! J'ai tant souffert !

La douleur a broyé mes élans de luxure ;  
J'ai penché vers l'Oubli mon front insoucieux ;  
Et j'ai figé le sang coulant de ma blessure,  
Et j'ai cristallisé les larmes de mes yeux.

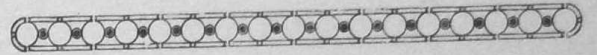
Et ces gouttes de sang, brillantes sur le sable,  
Que le seul Verbe change en rubis éclatants,  
Ces larmes dont j'ai fait des perles, à vingt ans,  
Ont ainsi revêtu leur forme impérissable.

Les voici : porte-les en bagues à ton doigt !  
Ces bijoux douloureux sont faits pour tes mains blêmes,  
Chère, car tous les pleurs que j'ai versés pour toi,  
Tu peux les contempler sertis dans ces poèmes.

Et maintenant que tu me quittes, maintenant  
Que je vais être seul pour affronter la vie,  
Maintenant qu'il ne reste en mon âme assouvie  
Que l'artiste et que le poète rayonnant,

Maintenant qu'à l'Amour odieux, par caprice,  
Tu m'as initié, Semeuse de rancœur,  
Que ton rôle est fini d'être l'Inspiratrice,  
Et que je jette aux flots mon cadavre de cœur,

Maintenant que la plaie inoubliable et vive,  
 Creusée en mon bonheur par ton âpre baiser,  
 Commence lentement à se cicatriser,  
 Ton amour peut mourir, pourvu que mon nom vive !



## XVI

## OÙ MOURUT-ELLE ?

A ÉMILE BLÉMONT.

Puisque me voilà seul et de calme vêtu,  
 J'abandonne à l'Oubli le secret que j'ai tû.

.....

\*

Elle est morte, l'Amante impudique et lointaine !  
 Son rire avait coulé comme une eau de fontaine  
 Sur ma tristesse impénétrable et sans espoir ;  
 Et j'avais tant souffert de l'adorer, qu'un soir  
 Ma main lasse n'a pu ranimer l'encensoir  
 Où je versais pour elle aux baisers de la flamme  
 Tous les aromes de ma chair et de mon âme.

Elle est morte, l'Amante aux appels éclatants,  
 Celle que ma douleur a longtemps poursuivie ;  
 Comme Ophélie — un soir — sœur frêle des étangs,  
 Elle est morte à mon cœur, à mon rêve, à ma vie.

(137)

\*

Elle avait, tout le jour, erré parmi les fleurs,  
Pâle et blonde au milieu de leurs vaines couleurs,  
Parmi les fleurs de ma tendresse et de ma joie ;  
Elle avait dévasté le jardin qui flamboie,  
Effeillant mon amour sanglant, comme une proie ;  
Elle avait piétiné le parterre opulent  
Où les fleurs de mon âme avaient pris leur élan.

Et sur tous ces débris fanés, sur les corolles  
Qui jonchaient de silence attristé ma langueur,  
Elle a chanté longtemps d'étranges barcaroles,  
Et, le soir, elle est morte aux rives de mon cœur.

\*

Elle est morte, l'Amante au rire solitaire,  
Je ne sais où, dans son exil et son mystère,  
Et je n'ai pu trouver son cadavre inconnu.  
Cependant, aucun aigle affamé n'est venu  
Planer sur le désert à jamais vide et nu.  
Et dans l'indéfini du doute qui m'effleure,  
Je pleure de songer que la Femme est un leurre.

Elle a dans mon blé vert passé comme une faux,  
Puis elle aussi tomba, la pâle Ravageuse,  
Et je n'entendrai plus vibrer son rire faux  
Qui réveillait le glas dans mon âme orageuse.

\*

Elle est morte !.. Je suis moins triste d'être seul,  
Drapé dans mon Oubli comme dans un linceul.  
L'Amante s'abolit dans mes hontes passées  
Et depuis qu'elle s'imprécise en mes pensées  
Les rides à mon front se sont presque effacées.....  
Elle dansait dans l'ombre, et puis son pas s'est tû  
Maintenant que l'indifférence m'a vêtu.

Ses voiles ondulaient dans une tarentelle...  
— O Bien-Aimée ! — Avec un rire plus moqueur  
Sa folie avait pris mon espoir en tutelle,  
Mais, le soir, elle est morte aux rives de mon cœur.

. . . . .

\*

— Où dors-tu maintenant, morte, ô ma trop Mortelle,  
Dans quel abîme de mon cœur ?  
— Où mourut-Elle ?

— ❖ —



XVII

POUR CELLE QUI NE VIENDRA PAS

A CHARLES MORICE.

Toi qu'on rêve au Printemps de posséder l'Automne,  
Pour être deux Unis sur le chemin tenté,  
Toi qui réveilleras l'horizon monotone  
A ta mélodieuse et puissante beauté,

Femme qui peux calmer ma latente agonie,  
Miséricordieuse aux lancinants remords,  
Sœur qui vas prodiguer ta tendresse infinie  
A l'Errant que la haine a penché vers les morts,

Je suis bien las, vois-tu, de cette vie amère !  
Je me suis arrêté dans l'ombre, — et je t'attends !  
L'amour évanoui n'était qu'une chimère,  
Et je n'ai plus que Toi pour bercer mes vingt ans.

(140)

POUR CELLE QUI NE VIENDRA PAS

141

Ne sens-tu pas que je m'épuise et que je tombe  
Sur le bord de la route où d'autres vont joyeux ?  
Je t'attends, et je vais me coucher dans la tombe  
Si tu tardes encore à m'essuyer les yeux.

Viens ! nous nous aimerons librement, sans contrainte,  
Dans la communion de notre volonté,  
Et le bonheur promis à la suprême étreinte  
Exaltera soudain notre sang révolté.

Afin que tu me sois à jamais tutélaire,  
Nous verserons l'oubli sur le passé perdu,  
Et nous apaiserons la « divine colère »  
En goûtant le bonheur divin qui nous est dû.

Dans mes jours inquiets j'ai connu bien des femmes :  
Mon cœur désemparé, mon cœur endolori  
Ne savait point frémir à leurs baisers infâmes,  
Et je méprisais celle à qui j'avais souri.

Une pourtant a pu dominer ma détresse  
Et nous avons dormi longtemps au même toit...  
— Toi seule apaiseras le sanglot qui m'opresse !  
J'ai cru te reconnaître et ce n'était pas Toi.

Viens me purifier, Chère, de ces faiblesses  
 Et des plaisirs glanés au hasard du sillon !  
 Je t'attends sur la route obscure où tu me laisses...  
 — Mes amours d'autrefois n'étaient qu'illusion.

Viens ! nous serons heureux d'être jeunes ensemble ;  
 Tu me relèveras, Chère, comme un enfant,  
 Et nous glorifierons le sort qui nous rassemble  
 Et nous unit dans notre rêve triomphant.

Viens pour que le courage en mon âme renaisse,  
 Et, comme un bouclier, m'apportant ta beauté,  
 Tu me cuirasseras d'éternelle jeunesse  
 Pour être deux Unis jusqu'à l'éternité.

Tu seras là compagne immortelle et sublime,  
 Aurore des espoirs qui met sa force en eux  
 Et penche vers l'Exil pour en fleurir l'abîme  
 Tout le rayonnement d'un amour lumineux.

Viens, ô ma Sainte, ô mon Christ élu ! Pour la vie  
 Je t'attends, la chair lasse et l'âme sans vigueur :  
 Je suis seul au milieu de la foule asservie...  
 — Hors Toi, nul ne pourra jamais sonder mon cœur !

Je me sens incomplet sans Toi, sœur inconnue,  
 Privé de tes baisers graves et consolants ;  
 Mon infécondité n'attend que ta venue  
 Pour défier l'azur, comme les goélands.

Sans Toi, sans la douceur de ton âme qui m'aime  
 Et m'encourage au but lointain, je ne suis plus  
 Qu'une épave moitié plaintive de moi-même,  
 Épave abandonnée au caprice des flux.

Viens ! nous irons, dressant le flambeau du génie,  
 Semant l'Idée et la Lumière à pleines mains,  
 Jusqu'au jour de triomphe et de gloire bénié...  
 Où nous aurons cueilli tous les rêves humains.

Viens ! et d'un même pas nous gravirons la pente,  
 La pente de la vie, et nous aurons l'amour  
 Pour supporter à deux, s'il faut qu'on se repente,  
 L'amère abjection de vieillir quelque jour.

Alors, ô Toi que j'aime et que je veux connaître,  
 Nous nous sentirons fiers d'avoir vécu sans dieux,  
 Et nous nous éteindrons pour ne jamais renaître,  
 Météores tombant au Néant radieux.

\*

Viens, puisque le destin te fiance à mon âme !  
 Viens à moi ! Tu me fus promise : je t'attends,  
 Amante que mon cœur infertile réclame,  
 Car je n'ai plus que Toi pour bercer mes vingt ans.



## XVIII

## GESTE D'AURORE

A ROBERT D'HUMIÈRES.

Quand j'aurai pour toujours purifié mon cœur,  
 Quand j'aurai mis un terme à toutes ces folies,  
 Quand l'Idéal en moi sera le grand vainqueur  
 De celles qui m'offraient leurs lèvres avilies,

Quand, broyant les carcans et les chaînes d'airain,  
 J'aurai pu m'évader de la prison fatale,  
 Quand s'épanouira mon regard souverain,  
 Quand j'aurai supprimé le culte et la vestale,

Quand, rachetant sa trop funeste lâcheté,  
 Mon cœur joindra la flamme ardente aux étincelles,  
 Quand j'aurai, dans l'espoir et l'azur exalté,  
 Secoué la douleur qui pendait à mes ailes,

(145)

Quand, reniant enfin tous les vieux préjugés  
Qui m'opprimaient de leur menace coutumière,  
Affranchi du fardeau des dogmes mensongers,  
Je me serai dressé, tout Moi, dans la lumière,

Alors, ah ! quelle Aurore après ce lourd sommeil !  
Quelle Aurore à jamais radieuse et bénie  
Où, pâle, je viendrai dans un rayon vermeil  
Régénérer mon âme au souffle du génie !

Dominateur farouche, isolé dans ma tour  
Que les hommes battront de leur vague insensée,  
Je déploierai sur eux mon essor de vautour,  
Et je serai le dieu puissant de ma pensée.

Au-dessus des chansons vaines et des clameurs  
Je planerai, sans rien entendre de leur fête,  
Et je boirai tout le soleil, et, si j'en meurs,  
Comme un astre je veux tomber du plus haut faite.

Hérissant de mépris ma rude volonté  
Sans permettre qu'on me haisse ni qu'on m'aime,  
J'irai vers l'horizon toujours illimité,  
Vers les illusions ou vers la vérité,  
Tandis que s'éteindra l'étoile d'anathème  
Dont je portais au front la sanglante clarté...

*Et je composerai ma vie comme un poème.*



### III

## D'AUTRES EXILS

A EDWARD SANSOT-ORLAND.

A ROGER LE BRUN.



I

EXIL INTIME

A MADEMOISELLE JANE MYRIEL.

Éternellement,  
Puisque recommence  
La triste romance  
Qui soupire et ment,

Sans autre serment,  
Dans l'arène immense  
J'offre ma démence  
A l'isolement.

C'est l'Exil austère  
Où chaque mystère  
Se révélera !

Au seuil qui décline,  
La voix sibylline  
Clame un *Libera*.





## II

### A LA LISIÈRE

A MADAME ALPHONSE DAUDET.

Dans la glauque forêt, brumeuse et ruisselante,  
Où le vent monotone étalait ses frissons,  
Je fuyais avec la rancœur qui m'ensanglante,  
Je passais comme sur la terre nous passons !

Soudain, vers la lisière où la campagne lente  
S'enivrait d'un accord mystique d'unissons,  
Les landes qu'effaçait une vapeur tremblante  
Me jetèrent l'écho d'automnales chansons...

— Oh ! cette immensité miraculeuse et grise !  
Ce Vide qui m'étreint, et me courbe, et me brise !  
Cet Inconnu, ces pas errants, ces yeux fermés !...

Pourquoi chercher toujours des lisières funèbres,  
Puisque, dans le Départ final des opprimés,  
Nous aurons les sanglots et la paix des ténèbres ?

(152)



## III

### FONTAINE D'AUTOMNE

A JULES BOIS.

Le saule intensément fait pleurer ses rameaux  
Sur la limpidité vierge de la fontaine...  
Il semble las, il semble une borne lointaine  
Où s'arrêta le vol désespéré des maux.

Dans l'eau profonde, avec des chatoiements d'émaux,  
Le sable épanouit son opale incertaine ;  
Mais les feuilles, qu'agite un tremblement d'antenne,  
Tombent du saule en pleurs sous les vents lacrymaux...

Et ces feuilles, noyant leur chute agonisante,  
Sauront enlinceuler l'espoir que nous présente  
Le sable d'or aux profondeurs de l'avenir...

Ainsi, dans les soirs bleus où le regard se pâme,  
Je me penche sur moi pour compter et bénir  
Les rêves effeuillés dans l'ombre de mon âme.

(153)





#### IV

### KER-YS

A HENRI BATAILLE.

Ker-Ys, avec ses châteaux,  
Ses tours que l'azur fleuronne,  
Dresse une ombre fanfaronne  
Sur les cieus occidentaux.

Et chante près des vantaux  
Dahud, la haute baronne :  
« Je me fais une couronne  
Des sept péchés capitaux ».

Ker-Ys écoute et s'éplore :  
La mer gronde sur l'écueil ;  
Ker-Ys écoute et s'éplore...

Et belle, belle d'orgueil,  
Dahud chante : « Mer sonore  
Tu seras notre cercueil ».



#### V

### MARY-MORGAN

A ANATOLE LE BRAZ.

*Ahès, bréman Mary-Morgân,  
E skeud an oabr, d'an noz, a gân.*

« Depuis que sous les flots hurleurs Ys a croulé,  
Depuis que, poursuivi par la vague démente,  
Mon père m'a jetée à la mer écumante  
Sans écouter le cri de mon cœur affolé,

Je garde à fleur d'abîme un regard exilé,  
Sirène dont la voix divine se lamente,  
Et, s'il pouvait l'entendre un soir dans la tourmente,  
Ma plainte damnerait le moine Gwennolé.

J'ai le vaste Océan pour venger mon martyr  
Et bercer mes amants qui s'endorment en lui :  
Mon incantation puissante les attire,  
Ils meurent de vouloir m'êtreindre dans la nuit... »

— Et pour jamais, Mary-Morgân, vierge méchante,  
A la clarté du firmament dans la nuit chante.





VI

SOIR DE DÉCADENCE

A LAURENT TAILHADE.

Près de la vasque où luit un ciel crépusculaire,  
Offrant sa nudité lascive avec dédain,  
Elle guette là-bas, à travers le jardin,  
L'athlète élu dont le triomphe a su lui plaire.

Sa chair patricienne et trois fois consulaire  
Frémit sous la splendeur d'un voile incarnadin,  
Et voici qu'écoulant les pas proches, soudain  
Elle surgit dans le dernier rayon solaire.

Elle a des profondeurs lacustres dans les yeux ;  
Sa chevelure d'or aux longs reflets soyeux  
S'orne d'un diadème et de nymphéas roses...

Mais le gladiateur qu'une blessure mord,  
Parmi le crépuscule ensanglantant les roses,  
Meurtd'avoir vu l'amour au soleil de la mort.

(156)



VII

SUR LE NIL

A ROBERT DE MONTESQUIOU-FEZENSAC.

Sur le Nil éclatant et constellé d'ilots  
Dérive le kaïque à la rame dormante  
Où, sous un dais d'argent que la brise tourmente,  
Pharaon laisse errer son regard sur les flots.

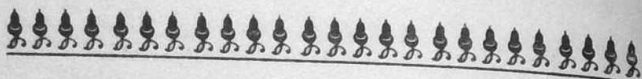
A ses pieds, nonchalante et les yeux demi-clos,  
Sur des coussins que sa blancheur endiamante,  
L'esclave grecque agite avec ses doigts d'amante  
Un éventail de plume où sonnent des grelots.

Et, repoussant les plis dorés de sa chlamyde,  
Rhamsès voit se dresser au loin la pyramide  
Qui s'appesantira sur son mortel sommeil...

Alors le cœur ému par la vision brève,  
Pharaon suit le vol d'un grand ibis vermeil  
Sur le Nil étoilé de lotus et de rêve.



(157)



### VIII

#### LA NUIT TURQUE

A ROGER DUPOUY-LAUGA.

Le vase, où des parfums brûlent pour la sultane  
Qu'alanguit la nuit claire en son jardin profond,  
Fume vers les rameaux frémissants du platane,  
Et l'éventail avec la brise se confond.

Comme un essor de la ferveur mahométane  
S'exhalant vers Allah parmi l'azur sans fond,  
Il semble que là-haut navigue une tartane  
Sur le fleuve de lait que les étoiles font ;

Car un derviche invoque, avec la voix des rêves,  
Celui que nul croyant n'a jamais égalé,  
Et le *Livre* flamboie en ses maximes brèves...

Et sitôt qu'un verset lointain s'est envolé,  
Un autre monte et suit aux plus limpides grèves  
Le verset qui s'éteint dans le fleuve étoilé.



### IX

#### RUINE LACUSTRE

A M. GABRIEL DE RARÉCOURT-PIMODAN.

C'était, non loin du bord où s'apaisait la brise,  
Ombrant d'un profil noir le lac de saphir clair,  
Comme ces burgs du Rhin, effondrés sous l'éclair,  
Une ruine morne, agonisante et grise :

Quelques palus dressés sur le flot qui s'irise,  
L'arche d'un pont de bois écroulé l'autre hiver,  
Un reste de vieux toit que la mousse a couvert,  
Sûr abri de la mouette en l'orage surprise...

— Et, triste, j'évoquais ces antiques cités  
Mirant leurs pilotis dans les flots argentés,  
Sous l'effluve du soir, au chant des tourterelles,

Tandis que lentement, immobile à demi,  
S'efface une pirogue entre les roseaux frêles,  
Dans l'étincellement du grand lac endormi.





X

## LA HARPE ÉTOILÉE

A ERNEST GAUBERT.

Dans la nuit lumineuse où mon âme est flottante,  
Je sens la même Harpe immense qui vibrait,  
Et sa voix semble encore isoler un secret,  
Et son rythme plus grave éternise l'attente.

— Harpe de l'Infini, mystère qui nous tente :  
Chœur des vents, chœur des eaux, frissons de la forêt  
J'écoute à l'horizon, où le silence errait,  
Les étoiles voler sur ta gamme éclatante :

Elles ont à la fois toutes pris leur essor  
Éperdûment, et font sonner au clavier d'or  
Le même écho troublant qui m'a bercé la veille...

— Oh ! dans la nuit plaintive, écoutons à genoux,  
Écoutons cet accord de Harpe qui s'éveille,  
Puisque son chant sublime est tombé jusqu'à nous !



Éditions Littéraires & Artistiques

**"A L'ENSEIGNE DE L'HERMINE"**

Extrait de nos Collections :

**POÉSIE**

- Erwan Marec* : LES GLOCHES D'IS (1922) . . . . . 6 fr. »  
*Stanislas Millet* : PAX (1922) . . . . . 6 fr. »  
*Robert Lestrangé* : FLOTS D'HÉROÏSME (1921) . . . . . 5 fr. »  
*Guillaume Garantec* : LE ROI MORT, 1 acte . . . . . 1 fr. »  
*Paul Forgeoux* : AU BOUT DU MONDE . . . . . 4 fr. 50  
*Camille Le Mercier d'Erm* : LES BARDES ET POÈTES NATIONAUX DE LA BRETAGNE ARMO-RIGAINÉ, préface d'Anatole Le Braz . . . . . (Épuisé)  
*Camille Le Mercier d'Erm* : HYMNES NATIONAUX DES PEUPLES CELTIQUES (Irlande, Écosse, Galles, Bretagne), avec notices et musique (3<sup>e</sup> édit.) . . . . . 1 fr. »  
*Camille Le Mercier d'Erm* : IRLANDE A JAMAIS . . . . . 1 fr. »  
*Camille Le Mercier d'Erm* : LÉDA (3<sup>e</sup> édition) . . . . . 5 fr. 50

**CONTES**

- Jean Kercégan* : ROUGE ET BLOND (1923) . . . . . 5 fr. »  
*Dr Victor Thésée* : TAB-KOZ (1924) . . . . . 7 fr. 50

**ROMAN**

- Victor Debay* : TI KARANTEZ (1924) . . . . . 7 fr. »

**THÉÂTRE**

- Maurice Lélou et Erwan Marec* : LE RIRE DE BOUDDHA, pièce en 3 actes en prose, enrichie de 28 bois gravés originaux de *Louis Schem* et de 2 lithographies de *Georges Jauneau* . . . . . 15 fr. »  
*Exemplaires de luxe à 80, 50, 30 et 20 fr. (En voie d'épuisement prochain).*

- Léon Berthaut* : LES AMANTS DE TEBUEL.  
*Léon Le Berre* : LES ÉPOUSAILLES DE BREBIOT . . . . . 4 fr. 50

**CRITIQUE**

- Louis N. Le Roux* : J. RAMSAY MACDONALD, sa vie, son œuvre, sa pensée (1919) . . . . . 2 fr. 50  
*Camille Le Mercier d'Erm* : J.-M. RENAÏTOUR . . . . . 1 fr. »

**SCIENCE**

- G. H. Hamilton* : MARS AT ITS NEAREST, étude sur la planète Mars (en anglais) . . . . . 5 fr. »

**HISTOIRE**

- C. Danio* : HISTOIRE DE NOTRE BRETAGNE, avec 72 gravures sur bois originales par *Jeanne Malvel* . . . . . (Épuisé)  
*Magnifique ouvrage qui se recommande particulièrement à l'attention de l'élite bretonne et à celle des bibliophiles. Restent quelques exemplaires de luxe sur Japon.*

**ART**

- PAYSAGES BRETONS, Eaux-fortes de *Juliaan Severin*, Flamand, présentées par l'écrivain breton *Camille Le Mercier d'Erm*.  
*Cet album comprend, sous une couverture de luxe, cinq eaux-fortes en couleurs imprimées par l'artiste sur papier de Hollande à la cuve. L'édition française a été limitée à 60 exemplaires, à 125 francs.*

# QUELQUES EXTRAITS D'APPRÉCIATIONS SUR LES EXILS

Poèmes de CAMILLE LE MERCIER D'ERM

Préface de Charles Le Goffic. — Prélude de Louis Tiercelin

**N.-B.** — Il ne reste plus qu'un nombre restreint d'exemplaires de la deuxième édition des EXILS, formant un beau volume in-18, imprimé sur papier de luxe feather wight, et vendu en librairie 3 fr. 50.

L'ouvrage sera envoyé franco, pour le prix net de 3 francs, aux personnes qui en feront la demande directement à l'auteur : M. CAMILLE LE MERCIER D'ERM, à la Librairie E. SANSOT, éditeur, 7 et 9, rue de l'Éperon, Paris (VI<sup>e</sup>). — (Joindre la somme de 3 francs en mandat-poste).

Nous servons les demandes à mesure qu'elles nous parviennent, sans pouvoir garantir d'être en mesure de satisfaire les retardataires, vu le nombre limité des exemplaires restants.

## PRÉFACE DES « EXILS »

(FRAGMENTS)

L'auteur des « Exils » pourrait dire comme Musset :  
Mes premiers vers sont d'un enfant,  
Les seconds d'un adolescent,  
Les derniers à peine d'un homme...

Que ne peut-on attendre du précoce aède à l'âme frémissante et toute gonflée des grands souffles lyriques, qui a écrit « Bardit », « Au Champ des Martyrs », « Celui qui meurt », « Les Captifs », et ce quasi chef-d'œuvre : « Les Bergers du Désert » ?

C'étaient de grands bergers debout dans les ténèbres.  
Ils allaient sous les cieus, archanges ou démons,  
Et leur stature était celle des pins funèbres  
Qui hantent le sommeil échevelé des monts.

Ils passaient dans la nuit comme dans un vertige,  
Et leurs deux bras ouvraient un geste illimité  
Pour dérober là-haut le masque d'un prodige  
Au visage inconnu de la Divinité...

C'étaient de grands bergers mystérieux et tristes...  
Un lourd manteau roulait de leur torse puissant,  
Et l'ombre découpait sur un ciel d'améthyste  
La haute majesté qu'ils dressaient en passant.

Sublimes pèlerins debout sous les étoiles,  
Seuls dans l'immensité du grand désert humain  
Où la nuit sans aurore avait tendu ses toiles,  
Où l'on ne voyait plus la trace d'un chemin,

Ils s'en allaient, ainsi que des rois sans royaumes,  
Et le gouffre nocturne étincelant et bleu,  
Sentant passer en lui ces énormes fantômes,  
Avait comme un frisson d'espoir miraculeux...

Il faut lire la pièce dans son entier. Elle fait songer aux « Burgraves », à « Kain »... par la magnificence de ses images, la fougue de son lyrisme.

Un tumulte de Walkyries celtiques emplit par moments le recueil; la chevauchée des strophes passe, en galop fou, sur le fond pâle d'un ciel d'Occident au bord duquel rôdent les fantômes enlacés de Tristan et d'Yseult. Duos exquis dans le mode mineur cher aux poètes de Bretagne ! Ils s'interrompent trop vite : Yseult s'efface, et René apparaît sous Tristan. C'est lui, en définitive, ce René, dont l'image demeure la plus nette en nous, après que nous avons fermé le livre de M. Le Mercier d'Erm. L'éternel exilé que fut Chateaubriand se retrouve, avec sa nostalgie de l'absolu, chez le poète des « Exils »...

Un préfacier a toujours la ressource, quand son auteur est médiocre, d'imiter Pindare et de se rabattre sur l'éloge des Gémeaux. Mais qu'il lui est plus agréable d'avoir à clamer, comme le même Pindare, dans son ode aux Éacides : « Et vous, Éacides aux chars d'or, sachez que mon programme le plus clair est de ne pas aborder dans votre île sans vous accabler de compliments ! » Je n'ai pas ménagé les miens à M. Le Mercier d'Erm. Le compatriote, l'ami et le préfacier s'associent en moi pour souhaiter tout le succès dont il est digne à ce jeune magicien des Lettres, prisonnier, comme Myrdhynn de ses propres enchantements, mais qui, plus heureux que Myrdhynn, trouvera certainement en lui la vertu nécessaire pour s'affranchir et atteindre quelque jour au complet épanouissement de sa riche personnalité.

Charles Le GOFFIC.

## LA LANDE ET LA MER

POUR « LES EXILS ».

Où, de la Lande à la Mer  
Vous avez couru, Poète,  
Livrant votre jeune tête  
Au vent rude, au souffle amer.

Quand la tempête d'hier  
Calmaït ses fureurs traîtresses,  
Vous avez eu les caresses  
De la Lande et de la Mer.

Sur la Lande et sur la Mer,  
Suyant quelque beau sillage,  
Vous avez fait le voyage  
Des matelots au cœur fier.

Et l'espoir qui vous est cher,  
Défiant les chocs néfastes,  
Essayait des vols plus vastes  
Que la Lande et que la Mer.

Par la Lande et par la Mer,  
Dans l'air pur qui fortifie,  
Votre âme aperçut, ravie,  
Tout le ciel et tout l'enfer ;

Et, du printemps à l'hiver,  
Vie ou rêve, vers ou prose,  
Vous garderez quelque chose  
De la Lande et de la Mer.

Louis TIERCELIN (Sous les Brumes du Temps).

## POUR « LES EXILS »

Ton sonore poème a sonné la fanfare,  
Assitôt que reçu, derrière portes closes.  
J'aime le son vibrant du vers tel que tu l'oses,  
Sans souci des tympan bourgeois qu'un rien effare.

Léger de poids, ton livre est très lourd de pensées,  
Et leurs desseins subtils font, à chaque feuillet,  
Dans la brume d'Octobre ou l'air pur de Juillet,  
Courir un pas de Mort et d'Amour enlacés.

Si ton jeune printemps sut les peines amères  
Qu'évoquent dans nos cœurs ces deux vaines chimères,  
Commencement et fin, La Femme et puis la Mort,  
Songe, Ami, que tu leur devras, faveurs suprêmes,  
La souffrance qui rend plus nobles les fronts blêmes

Et, plus tard, le repos si doux dans notre Armor.

Paul FORGEUX (Heures libres).

## APPRÉCIATIONS PERSONNELLES

... Avec tous mes remerciements et compliments au beau poème dont la dédicace veut bien m'honorer et en vous priant, mon cher poète, d'agréer l'expression cordiale de mes dévoués sentiments...

Jean RICHEPIN (de l'Académie Française).

... J'ai lu tout votre livre avec l'intérêt le plus vif et le plus continu. J'y trouve un remarquable don de poète, de l'éloquence, de la grandeur et de la variété dans les images, du mouvement et de la couleur ; le vers y est vigoureux et souple et d'une ingénieuse et solide construction...

Henri de RÉGNIER (de l'Académie Française).

... La grâce et la force de vos poèmes des Exils, la variété de leur nombre, la franchise de leurs images m'ont rendu très précieux le don de ce beau livre...

Paul ADAM.

... Vos strophes, vos nobles chants, d'une inspiration juvénilement et hardiment sensible et impétueuse, m'ont paru mériter toutes les louanges qui vont aux poètes véritables, à leur printemps. De hautes qualités vous désignent désormais à ceux qui ne cessent d'attendre et de saluer l'éveil des poètes élus...

Saint-Georges de BOUHÉLIER.

... Je vous dirai, en attendant que je le dise à mes lecteurs des *Annales*, tout le plaisir que j'ai goûté à la lecture des *Exils*, et je vous remercierais, mieux qu'un mot ne le pourrait faire ici, de m'avoir dédié cette mélodieuse, miséricordieuse et tendre poésie, une de celles qui m'ont le plus ému et séduit...

Auguste DORCHAIN.

... Je vous souhaite, avec Le Goffic, notre ami commun, tout le succès que vous méritez...

Edmond HARACOURT (Ancien Président de la Société des Poètes).

... Il y a dans *Les Exils* une envolée, une grandeur, une noblesse que l'âme et que j'admire...

Maurice ROSTAND.

... *Les Exils*, recueil d'une mélancolie si poétique, où vibre un lyrisme si intense...

Charles de POMAIROLS.

... Votre volume est plein de très belles choses et je l'aime infiniment...

Henri BATAILLE.

... Tous mes compliments pour les beaux vers des *Exils*...

Victor MARGUERITE.

... En vous remerciant de ce beau livre, je tiens à vous dire que je m'en suis fait lire plusieurs poèmes... et je vous félicite pour cet excellent début...

Léon DIERX (Ex-Prince des Poètes).

... J'ai lu vos vers avec la plus sincère des admirations; je suis fière et heureuse de voir mon nom associé au *Champ des Martyrs*, strophes si élevées de sentiment et si larges de forme, et je vous exprime avec joie mes compliments... La Bretagne, nos forêts, notre mer et nos souvenirs celtiques engendrent des talents dont vous êtes la pure étoile...

Duchesse de ROHAN (doutaïrière).

... Vos beaux vers des *Exils* m'ont touchée d'autant plus que vous avez beaucoup de talent. La Bretagne vous inspire admirablement...

M<sup>me</sup> J. Alphonse DAUDET.

... Ce poème, *Les Bergers du Désert*, est, en effet, de vos pages magnifiques, celle que je préfère, et je m'associe pleinement à l'enthousiasme de Le Goffic pour ces vers pleins et sonores, aussi formidables, en effet, que ceux du *Kain* auxquels il les compare sans désavantage... Mais j'aime beaucoup aussi votre *Bardit*, et ces grandes strophes sonores et farouches, ces grandes strophes si rares aujourd'hui et que vous soulevez avec l'aisance souveraine du jeune Hercule...

Celui qui meurt est aussi un noble poème, d'une gravité sombre ou toute l'âme d'Armor palpite... *Les Captifs* et *Nocturne* sont de ceux que je relirai, croyez-le bien, souvent, car je place votre livre à un rayou préféré, parmi mes livres, où je le reprendrai, comme un ami...

Sébastien-Charles LÉCONTE (Ancien Président de la Société des Poètes).

... *Les Exils* sont un beau et bon livre, digne d'estime, en son charme délicat et pénétrant... Léon RIOTOR (Président de la Société des Poètes, Secrétaire général de « L'Art à l'École »).

... Votre forme ample, grave, large, pure, traduit une pensée toujours élevée, un sentiment constamment vrai...

André FOULON de VAULX (Ancien Secrétaire général de la Société des Poètes).

... Je viens de lire votre beau volume de vers avec un plaisir infini... Votre âme fraîche a puisé aux belles sources de la vie et de la pensée ses inspirations. Votre recueil est de ceux qui plaisent par leur spontanéité, par cette force propre qu'ils ne doivent qu'à leur auteur. J'aime aussi vos vers d'amour, d'une tendresse particulière, pour la sincérité qui s'en dégage...

Pierre de BOUCHAUD.

... Voilà un livre où l'on sent vivre une imagination et battre un cœur... Laissez-moi vous témoigner tout mon sentiment reconnaissant de m'avoir fait connaître plus amplement votre talent inné de Poète. Vous êtes Poète: vous avez l'envergure, le souffle, l'élévation...

Emile BERNARD (Ancien Directeur de *La Renovation Esthétique*).

... Je lis *Les Exils* et je suis heureux et charmé d'applaudir à ce brillant, à ce vaillant début. Les louanges de Le Goffic ne sont pas trop fortes: plusieurs pièces de votre livre sont d'un grand poète que je salue avec joie. Vous avez la vigueur, le rythme et l'image, et ce premier recueil est à la fois une révélation et une affirmation...

José de BÉRY (Poète et auteur dramatique).

... Il y a dans *Les Exils* des poèmes que j'aimerais à relire souvent.

TOUNY-LERIS (Directeur de la revue *Poésie*, Castres).

... Laissez-moi louer votre beau livre *Les Exils* où passe toute la mélancolie de l'âme bretonne, éternelle exilée. Il y a dans cette œuvre des pages infiniment émotionnantes et des vers magnifiques d'ampleur et de lyrisme...

Camille CÉ (Poète, Professeur-Agrégé de l'Université).

... Exquis volume, d'une si belle et noble inspiration...

G. WALCH (Auteur de l'anthologie des *Poètes Français Contemporains* et des *Nouvelles Pages Anthologiques*).

... Je suis heureux de vous annoncer que l'Union Régionaliste Bretonne, réunie en ses assises d'hiver à Pontchâteau, vous a décerné une médaille d'argent pour votre si remarquable volume de poésie *Les Exils*...

Marquis de L'ESTOURBEILLON (Député de Bretagne, Président de l'Union Régionaliste Bretonne).

... Je constate dans votre poésie une fermeté, une vigueur, un équilibre auxquels les jeunes ne nous avaient pas habitués...

Stanislas MILLET (Professeur honoraire de l'Université, à Lorient).

... Vos vers sont de toute beauté... Dès le premier jour, vous fûtes un poète d'élite, d'inspiration très haute... Vous aspirez à la perfection et souvenez-vous l'atteindre...

Frédéric Le GUYADER (Conservateur de la Bibliothèque de Quimper).

## JOURNAUX DE PARIS

... L'âme celtique est profondément chez l'auteur des *Exils*: c'est un spontané, un tendre, un violent parfois, un sincère toujours. Et je le vois, poursuivant cette carrière poétique, où ses débuts rapides l'ont déjà placé aux premiers rangs de la jeune phalange, et gagnant bientôt, après l'estime des lettrés, l'attention du grand public...

... Les pages vigoureuses, les strophes nerveuses abondent dans ces *Exils* qui témoignent de la faculté objective en puissance dans cet esprit vraiment créateur...

André BIENAYMÉ (*La Revue du Temps Présent*, 2 Mai 1909).

... Le sens mystique, si particulier aux âmes du Nord, si étranger à l'imagination latine, donne à l'ensemble du florilège une très rare harmonie de ton et de couleur... Camille Lemercier d'Erme possède encore d'autres qualités, naissantes, mais certaines (il trouve des images musicalement colorées ou concrètement descriptives et des rythmes simples et fiers... Partout, dans ces poèmes, une probité artistique, une foi sans peur et sans reproche donnent l'essor à des strophes ardentes qui annoncent le grand-œuvre de demain...

Guillaume GARANTEC (*Les Argonautes*, Janvier 1909).

... Intéressant florilège... Nous nous associons pleinement aux conclusions du préfacier Charles Le Goffic et croyons, comme lui, que M. Camille Lemercier d'Erme « atteindra bientôt au complet épanouissement de sa riche personnalité » et qu'il nous donnera dans la maturité de son talent, les chefs-d'œuvre dont *Les Exils* sont les présages brillants et mélancoliques un peu...

Théodore BOTREL (*La Bonne Chanson*, Août 1909).

... *Les Exils*, pleins de fermes promesses d'un mâle et lyrique talent, ajoutent une belle entité à la lignée des poètes bretons de notre époque...

Alcanter de BRAHM, Ancien Secrétaire général de la Société des Poètes (*L'Événement*, 26 Mars 1909).

... Ces fresques ont parfois une ampleur qui approche celle des poèmes légendaires d'Hugo... Le souffle de ces vers laisse entrevoir, à de telles prémices, un glorieux futurisme... J'attends avec confiance l'œuvre à venir de ce jeune Messie du Verbe lyrique, certain qu'elle sera l'effort viril d'un penseur et d'un poète...

Alcanter de BRAHM (*Alceste*, 12 Avril 1910).

... Pourtant, quelques recueils échappent à la médiocrité générale et paraissent révéler chez leurs auteurs des qualités personnelles qu'il m'est particulièrement agréable de signaler. Je veux parler tout d'abord des *Exils* de M. Camille Lemercier d'Erme. Ce qui distingue sa poésie, c'est surtout l'allure générale de la forme. Les vers des *Exils* sont excellemment frappés... L'auteur est, dès aujourd'hui, un fort remarquable faiseur de vers. Son verbe est souple, harmonieux, puissant, coloré. Son vocabulaire est riche et précis...

Paul ABRAM (*La Petite République*, 19 Juin 1909).

... Les vers des *Exils* témoignent d'un métier déjà sûr; la pensée en est haute, généreuse, enflammée... Quelques poèmes sont remarquables... Le vers de Camille Lemercier d'Erme est très lyrique, abonde en images, et, en même temps, est construit avec une netteté et une précision classiques...

Edouard BEAUFILS (*La Revue des Poètes*, 10 Août 1909).

... Ces vers ne sont point sans valeur... Ils sont (et ce point a son importance extrême en matière poétique) d'un bon peintre qui voit juste et dont toutes les images se matérialisent facilement devant les yeux... C'est là un point de départ essentiel pour un poète et qui peut faire bien augurer de l'avenir...

G. de PAWLOWSKI (*Comœdia*, 7 Mars 1909).

... M. Camille Lemercier d'Erme vient de publier un livre de vers, *Les Exils*, qui contient d'admirables poèmes...

Pierre MORTIER, « Le Masque de Verre » (*Comœdia*, 14 Mars 1909).

... Le poète des *Exils* affirme dans ce premier recueil de belles qualités de goût et d'harmonie, un sens très affiné de l'image et une sensibilité rare. M. Camille Lemercier d'Erme a certainement devant lui un bel avenir de poète. On entendra parler de lui encore, et ce sera avec éloges, n'en doutons pas...

STENIO (*Comœdia*, 23 Juillet 1909).

... Le jeune directeur des *Argonautes* affirme dans ce volume des qualités de premier ordre. Il charme et il émeut, et une personnalité naissante se révèle en ces poèmes harmonieux...

LECTOR (*Gil Blas*, 23 Juillet 1909).

... M. Camille Lemercier d'Erme en strophes fières sa double nostalgie... Pierre QUILLARD (*Le Mercure de France*, 16 Avril 1909).

... Le lyrisme se met encore au service de la pensée forte et de la philosophie sociale dans *Les Exils* de M. Camille Lemercier d'Erme qui a du souffle, de la fougue, de belles images... (*L'Illustration*, 22 Mai 1909).

... C'est un livre de poèmes aux images puissantes. M. Camille Lemercier d'Erme est poète; ses accents sont élevés et nobles. Il y a de la vigueur et de la vie à travers les pages des *Exils*...

Ary-René d'YVERMONT (*Isis*, Mai-Juin 1909).

... On aimera les poèmes de M. Camille Lemercier d'Erme. Les vers à la mémoire de son père (*Celui qui meurt*) sont parmi les plus beaux... D'autres poèmes sont riches en couleur et en images. M. Camille Lemercier d'Erme aura la gloire qu'il mérite...

Ernest GAUBERT (*Le Courrier Français*, 11 Février 1909).

... Un jeune intuitif qui, à son heure, peut-être sera grand, regarde la voie ouverte par les aînés; il en suit des yeux avec respect l'éblouissant sillage, et il en note le patient labeur. Dans son livre, *Les Exils*, M. Camille Lemercier réussit à capter l'intérêt; son vers est souple, coloré. Quand la pénétration aura suffisamment aiguisé sa personnalité, le jeune poète aura conquis une place auprès des aînés...

Cécile CASSOT (*Le Rappel et Le XIX<sup>e</sup> Siècle*, 15 Juillet 1909).

... M. Camille Lemercier d'Erme est classique... Ce qui plaît en ce jeune Poète, c'est qu'il est un fougueux, un enthousiaste, un combattif...

Albert SAINT-PAUL (Supplément de *L'Action*, 27 Février 1909).

... Les dispositions poétiques de M. Camille Lemercier d'Erme sont évidentes. Il y a chez lui une chaude et jeune inspiration... Les poèmes de son livre *Les Exils* sont remarquables... Il a de beaux accents poétiques qui nous font présager une destinée de poète...

Jules BERTAUT (*La Chronique des Lettres Françaises*, 20 Février 1909).

... Les poèmes de M. Lemercier d'Erme valent par eux-mêmes. Une belle âme les anime; ils sont amples, sonores émouvants...

André TUDESQ (*La Critique Indépendante*, 11 Mars 1909).

... C'est un livre de valeur certaine et qui ne saurait passer inaperçu... La puissance d'expression du poète n'est pas moins remarquable que sa faculté d'imagination... Daniel de VENANCOURT, « Pierre Vanneur » (*Le Penseur*, 15 Mars 1909).

... Voici des vers d'un rythme fortement marqué, qui nous entraînent au galop, d'image en image, dans le tintement clair des mots et des rimes... Victor LITSCHFOUSSE (*Akados*, 15 Mars 1909).

... Un livre de haute tenue littéraire... Le poète célèbre la terre d'Armor avec des accents dignes de ses glorieux aînés...

M. Lemercier d'Erme est, dès maintenant, maître de son rythme et de bien des qualités qui constituent le vrai poète; il nous emporte au gré de sa rêverie charmante, hautaine ou mélancolique...

Albert HENNEQUIN (*La Revue Moderne*, 10 Mars 1909).

... *Les Exils* contiennent de très belles strophes, et plusieurs poésies sont vraiment remarquables. L'auteur est un fils enthousiaste de la Bretagne: il la chante avec une foi émue et trouve en la chantant ses plus beaux accents... Henri ALLORGE (*Simple-Recue*, 15 Mars 1910).

... C'est là un beau volume de vers... Lionel NASTORG (*Paris-Printemps*, Avril 1909).

... Les vers de M. Camille Lemercier d'Erme ont bien le charme complexe de vigueur et de mélancolie, de rudesse et de douceur, qui plane sur les grèves d'Armor... Sa poésie contient des beautés réelles. Elle a de l'accent, du souffle, de l'originalité... Lya BERGER (*La Française*, 24 Mai 1909).

... *Les Exils*... poèmes puissants... Louis MANDIN (*Vers et Prose*, Avril-Mai-Juin 1909).

... Faite de la nostalgie du pays natal, de celle aussi du chimerique pays d'amour, la hautaine tristesse du poète se revêt d'une double et magnifique parure: richesse d'images, richesse de rimes... Jacques NAYRAL (*Les Pages modernes*, Avril 1909).

... L'auteur a parfois un don d'images très nobles, de grande allure... Le volume foisonne de beaux vers sonores et évocateurs... Jean CLARY (*Pan*, Avril 1909).

... L'auteur des *Exils* a montré du talent... Louis THOMAS (*Le Nain Rouge*, Septembre 1909).

... M. Camille Lemercier d'Erme est un vrai poète... On s'en aperçoit à lire *Les Exils*... Léon BOCQUET (*Le Beffroi*, Sept.-Oct. 1910).

... La poésie de M. Camille Lemercier d'Erme est toujours d'une très fraîche inspiration... (*L'Echo de France*, 25 Mars 1909).

... Ce volume contient de réelles beautés... (*L'Angelin de Paris*, 11 Juin 1909).

## JOURNAUX DES PROVINCES

... La douceur [de ce livre est virile] faite de tonge et de recueillement, et l'on peut s'abandonner

A sa mélodieuse et puissante beauté...

Robert de la VILLEHERVE (*La Province*, Le Havre, Déc. 1909).

... Des vers nostalgiques et crispés d'amertume, réunis dans un élégant volume... La Bretagne fournit au poète d'émouvants motifs d'inspiration dont il tire le plus heureux parti... Il y a là de la force, de la vie et surtout de la foi... (*La Revue Mance*, Enghien, Mars 1910).

... Un choix de poèmes ou palpite un talent d'avenir... L'auteur des *Exils* émeut nos rêves nostalgiques, berce nos détresses de cœur et embaume nos agonies sentimentales... Il atteint à la vraie beauté... A l'heure où tant d'autres n'ont encore que rêvé, lui a agi et œuvré. Il est de ceux qui tiendront les espérances dont on les escorte... Gustave GASSER (*La Bourgogne d'Or*, Châlons-sur-Saône, Oct. 1910).

... M. Camille Lemercier d'Erme est un enthousiaste... Il sait traduire ses *Exils*, avec un talent qui est très apprécié à Paris où il compte de nombreux amis et admirateurs... Jean YEMOREL (*Un Universitaire*, 23 Avril 1909).

... Les vers de M. Camille Lemercier d'Erme possèdent naturellement une belle et sonore énergie... Strophes puissantes... L'auteur des *Exils* a certainement un rare sincérité, un souffle vibrant et prolongé... Bref, et c'est là l'essentiel, *Les Exils* révèlent un tempérament... Louis MANDIN (*Le Feu*, Marseille, 1<sup>er</sup> Juillet 1909).

... *Les Exils* sont un excellent début. Il n'y manque ni fougue, ni grâce, ni abondance... Le verbe y rutille, y bondit et s'y épiole avec une envergure qui promet un poète peu négligeable... J.-B. MONTEILLET (*Le Journal de l'Acroyon*, Rodez, 13 Juin 1909).

... La Muse de M. Camille Lemercier d'Erme est sérieuse et mélancolique, un peu mystique, pénétrée de vénération pour la mémoire des ancêtres. Mais si le poète célèbre le passé, il chante aussi la vie présente, avec ses élans, où le sentiment se blesse à une pensée trop aigue... L'amour est lui-même insuffisant pour satisfaire cette âme éprise d'art... Beautés tragiques de premier ordre... dans rares... magnifique lyrisme... Du souffle et un sens supérieur des cadences verbales, pleines de sentiment, de nombre et d'originale harmonie... Il y a chez ce poète quelque chose de naturel, de spontané, qui déjà s'incarne... Il est une harpe supra-sensible... Jacques LOURBET (*Le Flambeau*, Saint-Lizier, Ariège, Avril 1909).

... *Les Exils* portent la marque d'un poète de race. Les vers sont harmonieux, bien frappés, d'un beau lyrisme, et quelques-uns ont déjà le nombre, le souffle et la puissance des œuvres fortes qui demeurent... Jacques LOURBET (*Le Républicain de Saint-Girons*, Ariège, 9 Mai 1909).

... M. Camille Lemercier d'Erme a le souffle inspiré et soutenu, son vers est à la fois facile et puissant; l'image est colorée, vivante, bien que voilée d'une ombre de mélancolie, mais où perce le rayonnement des virils espoirs. On sent, dans tous ses poèmes, le goût d'un artiste, la volonté d'un fort, le souffle juvénile d'une âme qui fixe les sommets... O. HÉRAULT (*Poitiers-Étudiant*, Avril 1909).

... Le vers de M. Camille Lemercier d'Erme est plein et vibrant... Ses chants ont le rythme large et berceur d'échos dans les monts, d'une rumeur grondante des flots mourant dans le silence des falaises, des dunes et des grèves... O. HÉRAULT-LAUTIER (*Poitiers-Universitaire*, Mars 1909).

... Beau poème où la nostalgie d'un Musset et lardeur d'un Marinetti s'interposent avec art... M. Camille Lemercier d'Erme est de ceux à qui l'avenir réserve bien des lauriers... (*La Fleur de Lys de l'Ouest*, Niort, Mars 1909).

... Dans ce volume il y a beaucoup de beaux vers et dans certaines strophes un véritable souffle d'inspiration à passé... Quand on écrit de tels vers, on ne peut s'arrêter en chemin; et c'est pourquoi nous souhaitons que, pour les Lettres et pour lui-même, M. Lemercier d'Erme continue dans une voie où s'affirmera chez lui une forte personnalité... (*Le Mémorial de l'Ouest et Le Républicain de l'Ouest*, Niort, 20 et 23 Février 1909).

... Poète, M. Camille Lemercier d'Erme mérite tous les éloges... Il faut reconnaître que le sentiment traditionnaliste a inspiré au jeune poète ses plus jolies pages... Nous lui souhaitons un brillant succès dans la voie qu'il a choisie... Edmond BÉRAUD (*La Revue de l'Ouest*, Niort, 21 Janvier et 25 Février 1909).

... Beau souffle lyrique... Tout ce livre, fougueux, sonore, varié, est d'une attrayante lecture... D. Henri MARTINEAU (*Le Dico*, Coulonges-sur-Faulte, Janvier 1910).

## JOURNAUX DE BRETAGNE

... Une préface de Le Goffic présente au public *Les Exils* et leur auteur ; il compare le poète à Hugo, à Leconte de Lisle, à Chateaubriand, en attestant sa « riche personnalité ».

Ce livre est assez varié d'inspiration et de facture pour expliquer ces comparaisons. L'horizon de ces poèmes est assez vaste pour les justifier. L'histoire dans le passé, l'amour dans le présent, la justice vers l'avenir ont été les muses de ce jeune homme et l'ont conduit par la main. Une certaine tristesse, une ardeur romantique, une noblesse parnassienne l'apparentent à ces maîtres. Des poèmes comme *Au Champ des Martyrs*, *Pour Celle qui doit venir*, *Les Bergers du Désert* marquent bien ce triple effort historique, amoureux et social ; et si [Le Goffic a loué justement la beauté de l'un d'eux, nous ne serons que juste en applaudissant aux deux autres.

On ne sera pas surpris que, chez ce Breton, le sentiment de la Nature soit très vif et pénètre tous ces poèmes. D'avoir aimé les paysages bretons, de les avoir connus, de les avoir regrettés, le poète s'est senti vibrer profondément, et c'est de la tristesse de ses *Exils* loin d'eux qu'est fait le charme de ces vers qui parlent tant de la Bretagne, si pleins de jeunesse, de vaillance et d'amour. D'autres *exils* l'ont plus navré encore, dans l'éloignement de ses illusions, *exils* non plus du corps seulement, mais de l'âme exaltée et déçue. Mais, si loin de son pays et de ses rêves que soit l'auteur et qu'il s'en plaigne, on sent passer dans ses poèmes le souffle de l'idéal et la brise de Bretagne...

Louis TIERCELIN, « Lan al Lenner » (*L'Hermine*, Rennes, 20 Mars 1909).

L'Union Régionaliste Bretonne a décerné une médaille d'argent, pour ses *Exils* à Camille Le Mercier d'Erm, et, dans son discours d'ouverture de la session d'hiver, à Pontchâteau, le marquis de l'E-tourbeillon, député de Vannes, président de l'U. R. B., a terminé sa péroraison par quelques vers empruntés au *Bardit* du jeune poète.

Louis TIERCELIN, « Lan al Lenner » (*L'Hermine*, Avril 1909).

... Voilà un livre de vraies poésies. C'est un événement qui fait date... M. Camille Le Mercier d'Erm est un jeune qui a senti ce qu'il a vu et qui sait dans une langue sonore, en des strophes ruisselantes de la splendeur des mots savamment agencés, rendre ce qu'il a senti dans cet exil...

Celui qui a écrit de tels vers est certes un Breton de race et un Celte intégral. Et comment en serait-il autrement ? N'a-t-il pas parmi ses aïeux un auteur bretonnant trop oublié, An Aotrou H. d'Erm, qui édita en 1845, chez Guilmer, imprimeur à Morlaix, une brochure devenue très rare : *Digweziou Telemag, mab Ulyss, leqet en Brezonek* ?...

... Le Mercier d'Erm a parcouru sa première étape, couronnée de succès et de lauriers. Les vrais Bretons se retrouvent toujours, et nous retrouverons encore le poète sur le champ de bataille où il lutte aussi à l'émancipation intellectuelle et à l'autonomie matérielle des Celtes...

F. JAFFRENOU « Taldir » (*Ar Bobl*, Carhaix, 13 Fév. 1909).

... Les vers de M. Camille Le Mercier d'Erm m'avaient frappé par l'élevation de la pensée et la richesse de la forme... Le filleul fait honneur à ses parrains (Jean Richepin, Charles Le Goffic, Louis Tiercelin)... *Les Exils* contiennent des pièces réellement belles... C'est un début plein de promesses qui sont déjà tenues plus qu'à moitié...

Olivier de GOURCUFF (*La Revue de Bretagne*, Vannes, Juin 1909).

... M. Camille Le Mercier d'Erm s'est affirmé par une œuvre maîtresse qui lui assure d'un coup une première place dans le parnasse breton contemporain. C'est un Breton de Bretagne qui se souvient, là-bas, de la vieille patrie de ses pères, dont la nostalgie le hante sans fin et lui a inspiré ce beau livre de poésie...

... Ce volume déborde d'émotion. Les vers en sont frappés sur la meilleure enclume... Un grand souffle lyrique anime le recueil. Certaines pages sont dignes de l'anthologie... Ces strophes harmonieuses et sonoremment cadencées sont vraiment annonciatrices d'un talent qui « lève », et nous avons plaisir à le saluer ici...

Pierre de PORTGAMP (*Le Pays d'Arvor*, Nantes, 15 Déc. 1909).

... Ce jeune poète est un vrai poète à l'âme frémissante... Il y a dans son œuvre un souffle puissant auquel la perfection de la forme répond pour former un ensemble de pure beauté... M. Camille Le Mercier d'Erm est Breton. Il aime son pays d'un cœur de traditionaliste et de poète... J'aurai sans doute l'occasion de reparler de lui et je me ferai un plaisir de célébrer — en prose — sa jeune gloire...

(*Le Phare de la Loire*, *Le Petit Phare* et *Le Supplément du Phare*, Nantes, 30 Août et 5 Sept. 1909).

... De jolies choses... De la fraîcheur... Du pittoresque...

O. Le BASCA (*Le Populaire*, Nantes, 25 Fév. 1910).

... Un tout jeune talent, un « précoce aède », comme dit Charles Le Goffic... De belles strophes... RENAN SAIB (*Kloc'hdi Breiz*, « Le Clocher Breton », Lorient, Mars 1909).

... Fort intéressant ouvrage... Merveilleux rythmes... Vers vibrants et de toute beauté... (*Le Breton de Paris*, 21 Mars 1909).

## JOURNAUX DE L'ÉTRANGER

... Ce livre me plaît beaucoup où abondent les beaux vers et où s'amoncellent les belles images... L'épithète est souvent très évocatrice, — et certaines semblent venir de si loin : du fond du rêve et de la pensée.

Cette richesse particulière s'allie au don du vers ; le métier est très artiste...

De bout en bout, c'est à travers toutes les strophes une circulation d'art et d'enthousiasme... Voilà, si je ne me trompe, de la haute poésie...

M. Camille Lemercier d'Erm, par la richesse de son imagination, le coloris de son style, l'amplitude de ses aspirations inquiètes, son éloquence, sa passion et sa sensibilité, donne l'impression d'un poète capable de se maintenir sans effort sur les grands sommets...

D. Arthur BALAND (*Le Florilège artistique et littéraire*, Anvers, Sept.-Oct. 1909).

... Un souffle épique anime, vivifie, surélève ce livre de poèmes... C'est la Bretagne toute entière, qui offre tant d'analogies avec notre Campine, c'est la race pieuse, mystérieuse et têtue, qui parle et s'anime dans les poèmes de M. Camille Lemercier d'Erm. Avec leur forme magistrale, leur coloris puissant et varié, ses vers coulent de source bien inspirée. Ils apportent avec eux l'arôme des champs de bruyères et de genêts, une immense sensation de bien-être, de bonté, de force et d'énergie... Ils sont tout imprégnés de brise et portent en eux, avec la chatoyance de leurs périodes, la mesure parfaite de leurs rythmes, une saveur d'exotisme, un parfum sauvage, libre, indépendant... En un mot, ce sont des vers de bronze martelés sur une enclume géante...

Le livre du jeune poète a conquis glorieusement sa place sous le soleil littéraire... *Les Exils* contiennent des pages d'un lyrisme émouvant. Certains poèmes mériteraient une place honorable dans les anthologies. M. Camille Lemercier d'Erm a trouvé des accents poétiques et les a surhaussés à son tempérament indompté... C'est un lyrique inspiré par la tradition de ses pères, et, par suite, original, puissant et fougueux...

Henry MAASSEN (*Le Tout-Liège*, 4 Décembre 1910).

... Voici un livre qui plaît par son accent sincère et vibrant... L'auteur des *Exils* y met une clarté d'âme, un somptueux éclat qui font augurer beaucoup de son avenir... Telles parties de cette œuvre se distinguent par une sobriété de lignes qui rend plus plus prenantes des strophes enthousiastes ou réfléchies. Leur rythme séduit un juge sévère, sans effort, et leur fermeté est semblable à celle des chênes qui croissent dans l'Ar-Mor, patrie du poète, qu'il chante en ses vers les mieux inspirés...

Omer de VUYST (*Le Thyrsé*, Bruxelles, Août 1909).

... L'Armorique continue de produire des poètes épris d'héroïsme... M. Camille Lemercier d'Erm, dans ses *Exils*, chante la Bretagne avec un lyrisme véhément qui emplit certaines strophes de la grande voix de l'océan que le vent apporte du large...

Robert CATTEAU (*La Dernière Heure*, Bruxelles, Juin 1909).

... Ce sont des vers émus de jeune homme qui confesse sincèrement son cœur. Ce sont aussi des vers de bon ouvrier poétique qui semble promis au meilleur succès réservé aux quelques élus de la Muse.

Paul ANDRÉ (*La Belgique Artistique et Littéraire*, Bruxelles, 1<sup>er</sup> Avril 1909).

... Ces poèmes ont du souffle... Certaines strophes se développent avec une sorte d'ampleur épique... Rien ne s'y trahit des gaucheries que l'on est accoutumé de relever dans les œuvres des débutants. Une grande sûreté de main, au contraire, une plénitude de pensée, s'avèrent dans le livre des *Exils*. Des images souvent magnifiques y éclatent, qui témoignent d'une imagination hardie et sont d'un lyrique fougueux...

... Nous saluons en l'auteur des *Exils* un fier et hautain poète, plein de nobles ambitions, et qui se fera certainement un nom dans les Lettres.

J. van DOOREN, « Lector » (*L'Écho du Luxembourg*, Arlon, 10 Avril 1909).

... M. Camille Lemercier d'Erm est un vrai poète. Il est jeune encore et son beau talent a déjà acquis la maturité. Son vers a la souplesse, l'ampleur ; il frappe par sa netteté, et son harmonie sonore nous émeut... Original sans recherche et tendre sans fadeur, son inspiration évite l'écueil contre lequel d'autres viennent si facilement se briser ; la métrerie langoureuse ne vient jamais l'engourdir... Le poète fait parler en rythmes évocateurs ses souvenirs d'amour...

Georges VRANEKEN, « Stello » (*Le Revue Bibliographique Belge*, Bruxelles, 30 Janvier 1910).

... Une âme bretonne. Un cœur vibrant du plein enthousiasme de son essor altier... Un souffle puissant de mélancolique grandeur et de fierté résignée anime ces visions inquiètes... Telles sont les qualités élevées du poète sincère, fidèle, un, qu'est M. Camille Lemercier d'Erm. La lecture des *Exils* confirmera auprès des amis de la poésie vraie l'opinion que notre aperçu, fortement écourté, ne donne qu'une bien pâle analyse de ce recueil où passe un souffle chaud d'enthousiasme lyrique et de foi artistique, indices éloquentes d'une nature foncièrement poétique...

Charles HUBIN (*La Chronique des Tribunaux*, Liège, 3 Avril 1910).